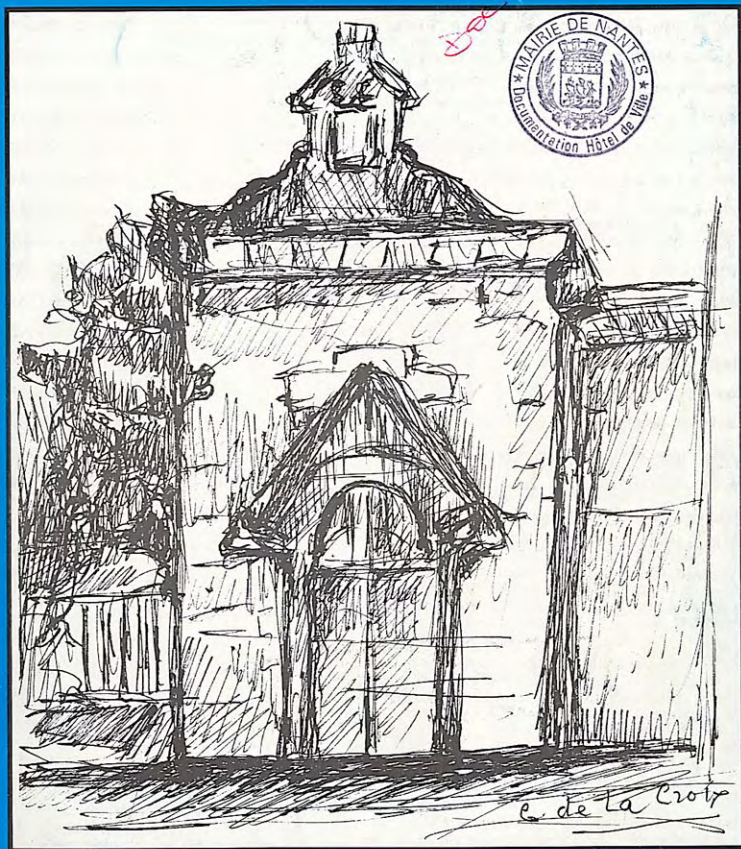


LES ANNALES

DE NANTES ET DU PAYS NANTAIS

REVUE DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE NANTES ET DE LA LOIRE-ATLANTIQUE



PROMENADE DE LA PLACE MELLINET
AU QUAI DE L'AIGILLON : LA BUTTE SAINTE-ANNE



SOMMAIRE

Introduction

Rendez-vous estival à l'ouest de Nantes	Georgette HEURTIN
La statue d'Émile Mellinet	Claude KAHN
Les domiciles nantais du peintre-graveur Jean-Émile Laboureur	Robert JOUBIER
Un grand jardinier, un grand héraldiste : Georges Durivault	Jacqueline HAUTEBERT
Musée de la Poupée, chez Madame Catherine Brisou	Catherine BRISOU
Le quartier de Pilleux... la campagne à la ville	Jacqueline HAUTEBERT
Société Parisienne de Confection	H. et G. MARTINEAU
L'Église Sainte-Anne	Suzanne MARTINOT
Le belvédère de la ville de Nantes, de l'architecte Étienne Coutan	Robert JOUBIER
Souvenirs d'enfance d'une grand'mère...	Alice AUFRAY
Quelques notables	Suzanne PAGEOT
Le Musée Jules Verne	Christian ROBIN
Le Planétarium de Nantes	Gilles ROUSSEL
La Pierre Nantaise	Suzanne MARTINOT
Les Cités de l'Hermitage	Claude KAHN
Julienne David, femme corsaire	Suzanne PAGEOT
Le monument à Jacques Cassard	Claude KAHN
Le Belem (France)	D. MONY DUBIGEON
La belle époque des pilotes à chapeau...	Armand OGER
L'escorteur d'escadre - musée flottant - «Maillé-Brezé»	Albert PILARD
Les conserveries : le Musée des Salorges	Armand EVE
L'École Nationale de la Marine Marchande	H. LE BAS et Maryvette RIVIÈRE
Le Centre des Salorges	Claude KAHN



Sur notre couverture :

La Chapelle St-Grégoire dite du Père FATHOME
(dessin de Geneviève de la Croix)



Droits de reproduction réservés

Appel aux abonnés

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier. En cas de souscription après la parution du premier numéro, celui-ci sera envoyé aux nouveaux abonnés.

Prix de l'abonnement pour l'année 1991 (4 numéros des Annales) : 70 Francs.

Le montant de la cotisation de membre de la Société Académique de Nantes et de Loire-Atlantique est fixé à 60 Frs pour l'année 1991.

Modalités de paiement : Nos sociétaires et abonnés sont priés de verser les fonds par chèque postal ou bancaire à l'ordre de la Société Académique de Nantes et de L.A., 19, avenue de la Petite Reine, 44100 NANTES. C.C.P. n° 23 627 R Nantes.

LES ANNALES DE NANTES



ORGANE DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE NANTES ET DE LOIRE-ATLANTIQUE

Fondée en 1798 pour cultiver Lettres, Sciences et Arts

RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE (DÉCRET DU 27 DÉCEMBRE 1877)

Anciens Présidents : MM. Auguste PAGEOT - Alfred GERNOUX - Xavier du BOISROUVRAY

Présidente : Jacqueline HAUTEBERT

1^{er} Vice Président, Secrétaire Général : Marcel CHOUTEAU

Vice Présidents : Armand EVE - Georges LESIEUR

Secrétaires Adjoins : Georgette HEURTIN - Simone EVE - Daniel RICHARD

Trésorier : Lyonel PELLERIN

Trésoriers Adjoins : Suzanne PAGEOT - Suzanne MARTINOT - Henri MARTINEAU

Bibliothécaires : Suzanne MARTINOT - Florence ROYER - Jacqueline TUSQUES

Annales : Claude KAHN (gérante) - Yvette LE GOFF - Christiane DESAMIS - Robert JOUBIER

- Responsable des Conférences et relation avec la Presse : Gilberte MARTINEAU

- Concours littéraires : Huguette CHOUTEAU - Geneviève DARTOIS

- Missions diverses : L. COURVILLE, J. DOUCET, C. ROBIN

Comité d'Honneur : Mmes CHAPEAU, GUITER, VIVANT, MM. BOUYER, CHIFFOLEAU, FAUGERAS, GUÉRIFF, JOALLAND, LEBLANC, LENOIR, LEROY, LEPETIT, NOUAILHAT, RAVILLY, de SALIER DU PIN, TEXIER, de WISMES.

INTRODUCTION



Dans «Itinéraire de Bretagne», Dubuisson-Aubenay, séduit par le site de la butte Sainte Anne, écrit en 1636 :

«... Sur un ault rocher avançant comme un petit cap en Loire est situé l'Ermitage, ainsi dit à cause que c'estoient jadis ermites qui y demouroient. A présent cela est aux capucins qui s'y accommodent et y font une solitude ou traite pour huit religieux. La vue de là est excellente, donnant sur la ville de Nantes et toute la vallée et bords de Loire...»

C'est une promenade sur cette butte Sainte Anne que nous vous proposons aujourd'hui dans ce numéro des Annales. D'abord poétique grâce à Georgette Heurtin, cette promenade commence par la place Melinot. Empruntant le boulevard Saint Aignan, seront évoqués tour à tour les domiciles nantais du peintre-graveur J.E. Laboureur ; le souvenir de Georges Durivault, Directeur du Jardin des Plantes, héraldiste distingué, la disparition du pittoresque Village de Pilleux, illustré sur notre couverture par le dessin de la Chapelle Saint Grégoire, signé Geneviève de La Croix. Au Musée de la poupée, Mme Brisou, la présidente, nous accueille. Poursuivant notre déambulation par des rues évoquant quelques notables, nous nous souvenons de la Société Parisienne de Confection avant d'arriver à l'église Sainte Anne et à la Statue qui, du haut du grand escalier aux cent marches, salue les navires entrant au port. De là, nous atteignons le belvédère de la Ville de Nantes de l'architecte E. Coutan et le square Maurice Schwob. Les souvenirs d'enfance d'une grand'mère, recueillis par Henri Martineau nous conduisent au Musée Jules Verne dont nous parle avec passion Christian Robin, puis au Planétarium que nous décrit Gilles Roussel, avant de descendre, en évoquant la «Pierre Nantaise» et en saluant au

passage Jacques Cassard, par les Cités de l'Hermitage. Jusqu'au quai de l'Aiguillon où l'ombre de Julienne David, la femme Corsaire, plane toujours.

Le développement de notre Cité étant inséparable de l'activité de son port, nous nous attardons quai de l'Aiguillon. Là, Mme Mony-Dubigeon puise dans ses archives familiales pour nous conter l'histoire du «Belem»; M. Armand Oger évoque «les pilotes en chapeau» et M. Albert Pilard nous parle du musée flottant, le Maillé-Brezé, superbement illustré par M. René Robin.

Notre promenade se termine par les Conserveries Colin transformées en Musée des Salorges par les frères Amieux avant d'être détruites par le bombardement de 1943 ; par l'École Nationale de la Marine Marchande que nous présente son directeur M. Le Bas, et par le Centre des Salorges où la Chambre de Commerce et d'Industrie et le Centre Atlantique de Commerce International (CACI) travaillent pour l'avenir de Nantes.

Merci à tous ceux, illustrateurs et rédacteurs qui nous ont apporté leur concours. Vous les retrouverez au sommaire de cette revue.

Nous avions encore quelques articles en réserve, mais, par manque de place, nous avons dû à regret ne pas les faire paraître, nous nous en excusons auprès de leurs auteurs.

Deux photographies sont inédites, nous les devons à l'obligeance de Madame Laboureur et de Madame Mony-Dubigeon ; la Société Académique les remercie particulièrement.

« Images du présent, images du passé,
Ensemble visitons cet attachant quartier.

RENDEZ-VOUS ESTIVAL A L'OUEST DE NANTES



Tôt, dans le petit matin de ce dimanche estival, nous ferons une excursion vers l'Ouest de NANTES.

Lorsque l'on arrive du quai de la Fosse via la rue Charles Brunelière et la place René Bouhier, l'on aperçoit, tout au fond du boulevard de Launay, le Général MELLINET, héros de Solfério, dont la statue, ombrée de tilleuls, se dresse au centre de la place octogonale ceinte de huit merveilleux hôtels de style identique dont l'ensemble harmonieux séduit par sa majesté. L'un d'eux fut le logis du Général.

Autrefois place Launay (une demeure seigneuriale de Launay-Coquerie s'élevait en ces lieux), la place Mellinet est notre «place de l'Étoile» d'où rayonnent huit voies dont l'avenue de Launay, déjà citée où se trouve le Lycée Leloup-Bouhier, l'ancien boulevard St-Pern du nom de la famille qui avait acquis le parc dit de Launay-Gadetièrre - maintenant boulevard Paul Langevin qui mène à la place Canclaux - le boulevard Pasteur-Allard qui aboutit à St-Clair, le boulevard Saint-Aignan qui se dirige vers la place Lechat et Sainte-Anne, les rues de Belleville, Mellier, Richer et Rollin.

Nous glissant sous les beaux platanes du boulevard Saint-Aignan (autrefois avenue des Marronniers) qui prit le nom d'un Maire de Nantes, Comte de Saint-Aignan, nous atteignons la place Charles Lechat également ancien Maire de Nantes. Il est à noter que plusieurs voies dans ce quartier portent le patronyme d'anciens Édiles dont le Maire Gérard Mellier, Conseiller du Roi, qui déclarait : «Je sacrifierai mon temps, mon repos et ma vie, s'il le faut, pour le bien et l'avantage de la Communauté Nantaise».

De la place Lechat, en passant par le boulevard H. de Balzac, l'on accède à l'avenue de Lusançay où fleurissaient, jadis, de splendides magnolias. Un château de Lusançay, vieux de quatre siècles, fut détruit par un incendie vers 1850. Sur la colline tournaient, également autrefois, de nombreux moulins à vent.

Revenons place Lechat et prenons l'avenue Sainte-Anne. A notre gauche, rue Joseph Blanchart, est sise l'École Nationale de Navigation. Contournant l'église Sainte-Anne, de style gothique au fin clocher bague, construite en 1880, nous descendons vers le remarquable MUSÉE JULES VERNE.

Le PLANÉTARIUM et un curieux arbre sculpté attirent notre attention.

Parvenus au pied de la statue de Sainte-Anne, œuvre d'Amédée Ménard, laquelle, du haut des 122 marches, domine la Loire, nous avons une vue splendide sur le Port, hélas, désormais privé de ses grands cargos. En face, la proue de l'Île Sainte-Anne fend les flots impétueux de la marée montante. Un pinson chante, tout près de nous, dans un gentil square.

A notre gauche, s'étagent les grandes cités de l'Hermitage dont les balcons surplombent ce paysage unique.

Descendons la rue de l'Hermitage, - ancienne Seigneurie de la Hautière où s'établit au XVII^{ème} siècle un ermite franciscain - Voici le monument édifié à la mémoire de Jacques CASSARD, Corsaire Nantais. Nous arrivons au pied du Rocher de Miséry (ou Pierre Nantaise) que longe le quai de l'Aiguillon (ancien quai Palamède).

Le long de ce quai qui doit son nom au Duc d'Aiguillon, neveu de Richelieu, est amarré en permanence, depuis 1988, l'escorte d'escadre MAILLE-BREZE transformé en Musée flottant de la marine par les soins de «Nantes Marine Tradition». Le beau bâtiment a déjà reçu la visite de nombreux curieux, mais en cette heure matinale nous sommes seuls à contempler la longue coque grise hérissée de tourelles, de canons... Seuls ? Pas tout à fait car des compagnies de moutettes bavardes, perchées sur les filins du navire, étirent de blancs festons et quelques pigeons trottaient à nos pieds.

Le soleil se lève sur Nantes, au loin Saint-Louis et la Tour Bretagne surgissent à contre-jour.

De l'autre côté se délabrent tristement les anciens bâtiments des Brasseries de la Meuse à proximité des nouvelles constructions du Centre des Salorges et du Port Autonome. Ainsi va le temps, et le quartier Sainte-Anne, jadis peuplé de Bretons bretonnants, a vu, comme Chantenay, mourir peu à peu ses anciennes industries et les activités portuaires se sont éloignées vers l'aval du fleuve.

Afin de profiter d'une vue d'ensemble de ce magnifique panorama, nous décidons de dévier notre itinéraire et, du quai des Antilles, nous apercevons ainsi, de face, l'escalier monumental couronné par la statue de Sainte-Anne qu'encadrent d'une part, le superbe Musée Jules Verne, détenteur de véritables trésors, et l'alignement des cités de l'Hermitage, d'autre part, hissé sur le roc, un noble et vénérable hôtel et, tout là-haut, la flèche en corbeille de l'Église paroissiale.

Nous découvrons aussi, amarrés le long du quai, non loin du Maillé-Brézé, quelques bateaux dont des remorqueurs. Ainsi vue de la rive gauche, l'estacade du quai de l'Aiguillon nous apparaît moins déserte et l'accostage de paquebots de croisières et de navires de la «Royale» en visite, ainsi que les escales du prestigieux trois-mâts barque le BELEM, lui rendent son animation maritime.

Juillet 1990

Georgette HEURTIN



LA STATUE D'ÉMILE MELLINET



C'est trois mois après la mort du Général Mellinet que l'on donna son nom à la place LAUNAY, place tracée sur la propriété du parc Launay appartenant à la famille Saint-Pern, à l'emplacement du château démoli en 1826. Cette place forme un parfait octogone au croisement de quatre avenues et de quatre rues et présente avec ses 8 hôtels identiques de «Style Charles X», un ensemble unique.

C'est dans l'un de ces hôtels, aujourd'hui occupé par la Clinique Mutualiste, que le Général Mellinet était venu habiter pour sa retraite.

La statue représente le Général dans une attitude guerrière, l'épée dans la main droite, ou du moins ce qu'il en reste aujourd'hui, désignant avec l'index de la main gauche l'ennemi à ses soldats.

Cette statue en bronze est l'œuvre de Marqueste, statuaire, membre de l'Institut, avec la collaboration de d'Espouy, architecte. Le sculpteur s'est inspiré pour l'exécution du masque de la peinture réalisée par Elie Delaunay en 1883.

Émile Mellinet est né le 13 Prairial en VI (1^{er} juin 1798). Son père Anne François est Officier Général sous le 1^{er} Empire ; sa mère née Rosalie Malassis s'occupe de l'imprimerie paternelle. Son frère aîné, Camille, aide sa mère à la direction de l'imprimerie et du journal de Nantes et de Loire-Inférieure qui fusionne avec la revue Le Breton en 1828. Son parrain est le futur Général Cambronne.



Après l'école de St-Cyr, Émile Mellinet est envoyé à Metz comme sous-lieutenant d'infanterie. Il participe à la guerre d'Espagne, puis ce sont de longues années de garnison.

En 1840, il est nommé chef de bataillon et part en Algérie. Formé à l'école de Bugeau, on lui doit la construction de Sidi-Bel-Abbès.

Général de Brigade en 1850, il est un des plus fervents amis de Napoléon III. Son éclatante adhésion au nouveau régime lui vaut le commandement d'une brigade impériale qu'il conduit en Crimée. A son retour en France, il prend le commandement de la 1^{ère} Division d'Infanterie de la Garde et fait à sa tête la campagne d'Italie où il se signale en particulier à la bataille de Magenta.

Après le désastre de 1870, le Général revient habiter Nantes. C'est un musicien, il joue de la flûte, compose quelques morceaux de musique et contribue à l'organisation de musiques régimentaires.

C'est un bibliophile. Il donne au Ministère de la Guerre, une importante collection d'ouvrages militaires et à la bibliothèque de Nantes, un fond précieux d'autographes.

Dans le discours, prononcé à la séance solennelle du 29.12.1910 de la Société Académique dont il était le Président, Pierre Baranger rappelle :

«Bibliophile, il l'était. Tous ceux qui ont retracé sa vie s'accordent à lui donner ce nom. Parmi les bibliophiles Nantais, doit figurer le Général Mellinet», ainsi débute la monographie qu'en a tracé Paul Eudel dans Figures Nantaises. Et Maillard dans Nantes et le département au XIX^e siècle indique : «Mellinet Émile, musicien, bibliophile et Général de Division». Quelque soit la célébrité du guerrier, il place d'abord le bibliophile...».

Certes, il appartenait à une famille où le culte des livres était de tradition. Semblable au philosophe Descartes, qui sous la tente, au milieu des camps, n'oubliait pas ses chers livres. Mellinet s'en faisait toujours une préoccupation. L'anecdote suivante le prouve :

«C'était pendant la campagne d'Italie ; nos troupes venaient de forcer le siège de Milan et l'armée française victorieuse pénétrait dans la ville, défilant à travers les rues, au son de la musique, tous les drapeaux déployés. Tout à coup le Général Mellinet, qui marchait en tête de ses hommes, s'arrête brusquement devant la vitrine d'un bouquiniste. Il venait d'y apercevoir certain livre. «Allez me chercher, dit-il à son Officier d'État-Major, ce livre poudreux, c'est le tome XIV. J'ai les quinze autres volumes, c'est le seul qui manque à ma collection».

Pendant la campagne d'Italie, Madame Mellinet avait mis à profit son absence pour faire édifier dans le fond du jardin de son hôtel, place Launay, un pavillon destiné à abriter les bibliothèques du cher collectionneur.

Émile Mellinet décède à Nantes le 20 janvier 1894. Ses obsèques sont célébrées en l'église St-Louis en présence d'une foule considérable. La messe chantée est célébrée par le curé de la paroisse ; l'évêque de Nantes Laroche donne l'absoute. Vers le milieu de l'Office, afin de remplir les intentions manifestées par le Général, un quintette joue des fragments de Schu-

mann et Rubinstein que le Général aimait beaucoup. Émile Mellinet est inhumé au Cimetière Miséricorde. Il avait demandé qu'aucun discours ne fut prononcé sur sa tombe. Conformément à ce souhait, le Général Vosseur se contenta de dire quelques mots d'adieu. Il souhaite que la vie de patriotisme et d'abnégation de son vieux camarade soit un exemple pour tous et, Ginoux-Defermon dit adieu au défunt au nom des anciens officiers de la Garde Nationale de la Seine.

De Cap Martin «Sa Majesté l'Impératrice» a adressé à la famille du Général le télégramme suivant : «Prends part à votre malheur. Appréciais caractère, sentiments, services du Général Mellinet. Regrette vivement sa mort. Comtesse Pierrefond».

La statue est inaugurée le dimanche 29 mai 1898 à

10 h du matin en présence des Généraux du Guiny, Brault, Fay, de Verdères, Lanes, du délégué du Ministre des Beaux-Arts Armand Dayot, du Maire Étienne Étiennez, du Sénateur Guibourg, du Député Sibille, etc...

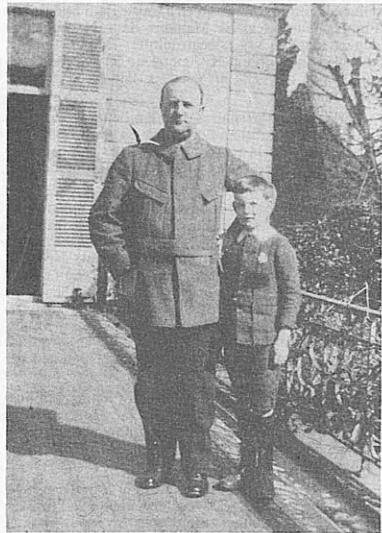
«Nous sommes heureux, dit le Maire, d'avoir là sur une de nos plus belles places, l'image en bronze désormais impérissable d'un citoyen qui illustra notre ville par ses vertus guerrières. Mais le Général n'était pas seulement un rude soldat, tout au contraire, toujours aimable et gracieux, homme du monde par excellence, artiste, musicien, chanteur, il unissait les qualités de l'homme de paix à celle de l'homme de guerre».

Claude KAHN

LES DOMICILES NANTAIS DU PEINTRE-GRAVEUR JEAN-ÉMILE LABOUREUR

Émile Laboureur — il prendra le double prénom de Jean-Émile en 1903, lors de son premier séjour aux USA — naquit 2 quai des Tanneurs en août 1877, dans ce bel immeuble du XIX^{ème} siècle que l'on peut toujours admirer, en bordure de l'Erdre qui n'était pas encore comblée.

Successivement, ses parents habitèrent au 20 rue Contrescarpe pour se diriger en 1899 quartier Sainte-



Jean-Émile Laboureur avec son neveu, Jean-Paul Coutan, en 1915 sur la terrasse du 9bis boulevard Saint-Aignan

Anne, au 36 rue de la Hautière — aujourd'hui rue Joseph Blanchart — dans une propriété qui appartenait au Grandjouan. L'épouse d'Émile Laboureur père était née Marie Grandjouan, c'était l'aînée des enfants de Paul Grandjouan et ses parents possédaient de nombreux terrains dans Nantes.

Jean-Émile aura là son premier atelier avec une presse pour tirer lui-même quelques-unes de ses gravures. De ce séjour qui ira de 1899 à 1907, il exécutera parmi ses premières estampes «*Quartier des Salorges à Nantes*» eau forte de 1899, décrivant cette rue pittoresque conduisant vers le Port et perpendiculaire à la rue de la Hautière.

«*La Véranda*» bois gravé très suggestif qui représente sa sœur Jeanne entrant dans cette véranda ; la modernité, l'élégance de cette jeune personne sont étonnantes même pour notre époque.

Comme autres bois gravés autour de 1900 : «*La Procession*», «*Le Régiment qui passe*» ... inspirés de sa ville natale.

Il sera souvent absent de la maison paternelle, se rendant à Paris en 1896 pour commencer des études de droit vite abandonnées pour une double licence d'anglais et d'allemand et surtout pour fréquenter les milieux artistiques de la Capitale.

Il reviendra à Nantes pour son service militaire au 65^{ème} Régiment d'Infanterie en 1898 et donnera pour *La Revue Nantaise*, dont le directeur artistique était son cousin germain Jules Grandjouan, plusieurs bois gravés et vignettes.

Durant ses séjours à Nantes, il brosera ses premières peintures : «*L'Arrosoir*», représentant son père s'activant dans son jardin de la rue de la Hautière ; elle date de 1902.

Il se rendra souvent par la rue du Roi Baco vers le Port tout proche et, quand il composera des illustrations pour des textes choisis — fin lettré, 125 livres seront illustrés par lui —, il se souviendra de l'animation du Port de Nantes, des chantiers navals.

Il peindra plusieurs portraits de sa sœur Jeanne, dont celui au corsage rayé de 1904.

Il réalisera en 1907 «*Le Café Concert de Province*», grande toile qui est un témoignage remarquable sur la vie nantaise à cette époque. C'est le Café de France, place Graslin, avec son orchestre, la chanteuse en attraction. De face, trône la caissière du grand café. Autour des tables, d'élégantes Nantaises accompagnées de civils coiffés de canotiers ou de brillants militaires avec leur képi à bande rouge.

Les LABOUREUR et le quartier S' Aignan

Fin 1907, les parents Laboureur ont la possibilité d'acquérir un hôtel au 9bis boulevard Saint-Aignan — aujourd'hui le n° 29 de ce boulevard — la maison est plus vaste, le parc est splendide. Cette demeure sera aménagée par l'architecte Etienne Coutan qui vient d'épouser leur fille Jeanne.

Le peintre-graveur vient de réaliser de nombreux voyages à l'étranger : aux U.S.A. de 1903 à 1908, en deux traversées, où il a été un des premiers artistes français à séjourner, à Londres, au Canada, en Grèce et en Turquie. Quand il revient pour de courts séjours dans la propriété familiale où il a installé de nouveau un atelier, il grave et il peint, riche des scènes, des impressions qu'il a rapportées sous forme de dessins préparatoires, de gouaches, d'esquisses aquarellées. En 1911, on trouve parmi ses estampes un cahier de *six vues de l'Acropole*, soit six eaux-fortes, avec un prospectus portant la mention : en vente chez l'auteur, 9bis boulevard Saint-Aignan.

Alphonse Lotz-Brissonneau, industriel et mécène

Sur ce même boulevard Saint-Aignan, cet industriel nantais habite au n° 17 — aujourd'hui n° 41 — un hôtel proche de celui des parents Laboureur dont il est l'ami. Cet ingénieur de l'Ecole Centrale de Paris dirige une importante usine métallurgique occupant 300 ouvriers. Cette usine a été fondée en 1840 par MM. Brissonneau frères, dont l'aîné est le beau-père d'Alphonse Lotz — en hommage à son beau-père, il prendra le double nom de Lotz-Brissonneau —.



Bois au canif de 1913 :
«Le collectionneur Alphonse Lotz-Brissonneau»



L'Amazone au Lévrier
eau forte de 1913

A côté de cette importante activité industrielle, M. Lotz-Brissonneau s'intéresse à tous les arts. C'est un grand collectionneur de tableaux, de gravures surtout, un célèbre bibliophile.

Il est parmi les 50 fondateurs du Cercle «*Le Clou*». C'est lui qui a proposé ce nom à ce groupement d'amis qui se réunissent rue de la Rosière d'Artois dans l'Atelier de l'architecte Georges Lafont qui en est le patron. A. Lotz-Brissonneau fut le massier de ce cercle pendant 10 années.

Pour le conseiller dans le choix de livres illustrés d'estampes, pour réaliser des reliures pour ses ouvrages les plus précieux, ce mécène s'est attaché le concours du peintre-graveur : Auguste Lepère. Il lui achète gravures et peintures. Il lui demande de composer le «*Nantes en 1900*», ouvrage remarquable avec soixante illustrations. En 1906, par souscription Lotz-Brissonneau, ce sera la «*Vue du Port de Nantes*» d'A. Lepère, incomparable gravure sur bois.

Aussi, Lotz-Brissonneau a vite découvert le talent du jeune Laboureur et il conseille à ses parents de le laisser se rendre à Paris pour ses études et de l'inscrire également à l'Académie Julian pour se parfaire en gravures et peintures.

Il lui donne une lettre de recommandation pour rencontrer Auguste Lepère à son atelier. Le jeune Laboureur complètera près de son aîné sa technique pour les bois gravés, mais il rencontre et fréquente, surtout à Paris, Toulouse-Lautrec dont l'influence sera encore plus marquante sur son œuvre.

Jean-Émile Laboureur : Nantes et le pays nantais

Dans ses brefs séjours nantais au boulevard Saint-Aignan, J.E. Laboureur, de plus en plus maître de son

art, affirme son talent en gravant en 1913 des eaux-fortes, d'un esprit et d'un graphisme tout à fait nouveaux : le trait est affiné, la composition aérée, tout s'exprime avec élégance. Ce sont « *Amazone* » et « *Amazone au Lévrier* » où la cavalière représentée est sa sœur Jeanne sur la terrasse dominant le parc de la propriété familiale.

D'autres gravures célèbres suivront : « *Le Café du Commerce* » où il a emprunté au cubisme certaines déformations qui combaient sa fantaisie, « *La Marchande de Violettes* », « *La Receveuse de Tramway* »...

Mobilisé en 1914-1916 comme interprète près de la XII^{ème} Division anglaise en Artois, il gravera un étonnant recueil de neuf burins : « *Petites images de la guerre sur le front britannique* ». En 1917, il est interprète près des troupes américaines à la base de Saint-Nazaire. A chaque permission, il rapporte une ample moisson de dessins, documents pour gravures, d'études aquarellées, sur l'intense activité des Sammies et des dockers noirs dans ce port. De même, des esquisses sur le Croisic qu'il gravera dans les moments de détente : son humour y fait merveille.

Pendant cette période, il s'intéressa aux Arts décoratifs, en 1899 il dessinera trois versions d'un paravent avec des enfants jouant « *Dans un jardin public* », sous la surveillance de nourrices : au Luxembourg, dit-on, mais les emprunts au Jardin des Plantes de Nantes sont pourtant significatifs. C'est le décorateur nantais, Louis Præubert, qui exécutera ces paravents sur toile, par le procédé du flocage. L'un des trois sera offert à sa sœur Jeanne en 1906 comme cadeau de noces, les 4 volets étaient montés sur un socle décoré de branches de gui, caractéristiques des années 1900. Il a hélas ! été détruit dans les déménagements. Un autre paravent est exposé au Musée d'Orsay, sa monture est moins luxueuse.

Il donnera des projets de vitraux (il avait prévu de réaliser les 4 saisons), des projets d'éventails (dont celui de la « *Marchande de Fleurs* » en 1912). Dans les années 1920, il réalisera des papiers peints, dont celui « *des Iles* », à l'instar des Indiennes fabriqués dans les Manufactures Nantaises au XIX^e siècle, et décorera des services de porcelaine pour la Maison Haviland de Limoges.

C'est au boulevard Saint-Aignan que lui sera présentée sa future épouse : Suzanne Salières qui le secondera si parfaitement. Ils se marieront le 10 avril 1919 et se fixeront désormais à Paris où il fit preuve d'intense activité et où il poursuivra avec succès sa carrière internationale.

J.E. Laboureur et sa famille reviendront plusieurs mois tous les ans sur la Côte Guérandaise : au Croisic et en Kerfaher à Pénestin. De temps en temps, il s'arrêtait brièvement à Nantes pour une exposition à la Galerie Mignon-Massart ou à la librairie Coiffard démontrant, si besoin, combien il était attaché à sa ville natale.

Son père décéda en 1915 au boulevard Saint-Aignan et sa mère vendra en 1920 cet hôtel. Toute la famille Laboureur passa donc 21 ans rue de la Hauteière et quartier Saint-Aignan.

Dans l'École Nantaise de gravures, J.E. Laboureur fait figure de chef de file pour le XX^{ème} siècle et l'on souhaite vivement qu'une salle soit enfin consacrée à la gravure et au dessin dans ce vaste et magnifique Musée des Beaux-Arts de Nantes. Ce « prince de la gravure »² y aurait la place prépondérante qui lui revient, il serait accompagné par d'autres excellents graveurs nantais.

Robert JOUBIER

NOTES :

1. En hommage à Madame Suzanne Laboureur dont la générosité est grande en faveur de la Ville de Nantes.

2. Ce titre donné à J.E.L. est dû au peintre-graveur A. Dunoyer de Segonzac.

3. Un des fils, M. Sylvain Laboureur, vient de faire paraître 2 tomes sur l'œuvre de son père. Ils représentent une somme de documentation et d'illustrations.

4. La famille Laboureur a eu quatre domiciles à Nantes. Les immeubles 2 quai des Tanneurs et 20 rue Contrescarpe sont restés intacts. L'hôtel du 9bis boulevard Saint-Aignan a subi une légère modification aux fenêtres du premier étage.

Par contre, en janvier 1977, la propriété familiale située 36 rue de la Hauteière fut complètement rasée pour faire passer le tramway. Une percée allant du quai de la Fosse à la Croix Bonneau a remodelé entièrement ce quartier.

La photographie de J.E. Laboureur et de son neveu ainsi que les reproductions de 2 gravures ont été réalisées avec l'aimable autorisation de Madame Suzanne Laboureur que nous remercions vivement.

UN GRAND JARDINIER, UN GRAND HÉRALDISTE : Georges DURIVault

« Un paysan du Pileux » ... c'est ainsi que se nommait lui-même Georges Durivault, qui fut Directeur des Plantations de la Ville de Nantes, un héraldiste renommé, un homme de grande culture.

Sa vie, hors du commun, commença à Saïgon où son père était Officier des Douanes et sa mère Professeur au Lycée Français.

De retour en France, il continue ses études à l'Externat des Enfants Nantais. Mais, alors, Georges Durivault est pris par la passion de l'Horticulture et, placé aux Pépinières Bécigneul, il s'initie à la culture des végétaux peu courants. Puis il entre à Versailles, part en Angleterre pour intensifier ses connaissances. Angers, La Ferrière en Brie, l'Algérie deviennent ses champs d'élargissement de connaissances. La guerre

de 1914 lui procure une affectation aux Jardins Militaires. Enfin, en 1919, Georges Durivault entre à la Ville de Nantes au service des Plantations. Il y prend le titre de « Conservateur » en 1922. Il conçoit alors des décorations florales, des mosaïques universellement admirées.

Durant la seconde guerre mondiale, Georges Durivault fit transférer la multiplication du Jardin des Plantes au Grand-Blottereau. Ce fut lui qui eut l'idée d'introduire les animaux au Jardin des Plantes : paons, cygnes noirs, daims, cerfs, poney firent alors le bonheur de tous, enfants et adultes !

Mais l'agriculture ne fut pas la seule passion de Georges Durivault. Il découvrit l'héraldisme et en devient un éminent connaisseur. De nombreuses

familles le consultant, des familles royales font appel à lui pour connaître certaines filiations.

La parution de son livre «Le Blason» connaît un grand succès. Tout l'Armorial des Maires de Nantes depuis la fondation de la Cité est reconstitué après de minutieuses recherches. De nombreuses communes du département lui doivent d'ailleurs leurs armoiries.

Georges Durivault maniait un style coloré. Ses lettres étaient émaillées souvent de quelques vers. Des phrases en latin, en anglais faisaient de sa correspondance un régal. Des dessins humoristiques ajoutaient au charme piquant de ses missives.

La Société du Dahlia lui doit son existence. Il fut membre de la Société Archéologique et Historique de Nantes. Des associations françaises et étrangères se disputèrent l'honneur d'échanges suivis.

Georges Durivault reçut la Cravate de Commandeur du Mérite Agricole des mains du Préfet Grollemond en 1973.



Georges Durivault par lui-même



Georges Durivault par lui-même

Il faudrait citer encore sa participation à de nombreuses revues scientifiques. Et je m'en voudrais de ne pas rappeler l'Exposition «Blasons des Maires Échevins et Notables nantais» qui, sous la Municipalité Orrion, avec l'aide de Mademoiselle Michau, attira la foule des chercheurs et amoureux de Nantes à la bibliothèque municipale. Luce Courville, alors Bibliothécaire en Chef, en assurait la coordination.

A la retraite, Georges Durivault ne quitta plus son village de Pilleux, Basse-Bretagne, comme il aimait l'appeler...

Georges Durivault n'est plus, mais son œuvre et son nom sont attachés à notre Ville. Il a su en magnifier son Histoire et sa grandeur, toujours désintéressé, toujours spirituel dans ses propos, toujours fidèle à son quartier.

Jacqueline HAUTEBERT

Article réalisé suivant de très larges extraits d'un article de Paul Plantiveau, avec l'aimable autorisation de Madame P. Plantiveau et grâce à des documents fournis par la fille de G. Durivault, Madame Hervé Denis. Que l'une et l'autre soient ici vivement remerciées.

MUSÉE DE LA POUPÉE chez Madame Catherine BRISOU

AU MUSÉE DE LA POUPÉE

*On ne voit pas dans tes vitrines
Un sénat d'oiseaux empaillés,
Poussiéreux et dépenaillés,
Mais de charmantes figurines
Dans leurs atours du temps passé.
Chacune d'elles tient sa place,
Perpétuant de bonne grâce
Le rôle qu'on lui fait jouer.*

.....
Il y en a pour tous les goûts,

*Mais qu'elle soit de porcelaine
Ou de tissu brodé de laine,
(Pour la poupée à quatre sous)*

*J' imagine que la fillette
Qui déjà dès la nuit des temps
Rêvait au jeu de la maman,
Frémirait des pieds à la tête.*

*Je crois l'entendre, en trépignant
Me déclarer : «Je les veux toutes.
Dites, Monsieur, combien ça coûte ?...»
Puis... quitter les lieux en pleurant.*

Pol CHRETIEN

Si elle est, aux yeux du poète, l'attitude d'une petite fille en visite au Musée, que représente pour un adulte le Musée de la Poupée ?

Certes, le Musée s'adresse à tous, grands et petits ; les témoignages relevés sur le livre d'or sont, à cet égard, pleins d'enseignement, c'est là qu'on perçoit la réaction des visiteurs, chacun réagissant suivant son âge, sa culture, son tempérament.

Aucun d'eux ne reste insensible à tout ce qu'il vient de voir ; si les jeunes ont tout à apprendre, les aînés restent impressionnés par un tel retour en arrière, un véritable saut dans l'univers du temps passé. Le souvenir d'un jouet n'est-il pas lié à l'évocation de nos premiers pas dans la vie ?

Car le Musée, s'il présente une reconstitution du vieux temps grâce aux poupées, montre tout ce qui concerne l'enfance de nos ancêtres et celle de notre génération.

C'est cela qu'on découvre au long des trois niveaux de cet hôtel particulier de la fin du XIX^{ème} siècle, à deux pas de la place Mellinet.

Ouvert depuis cinq ans, ce Musée privé est l'aboutissement d'un long travail de recherche étalé sur une vingtaine d'années qui permit de rassembler un nombre impressionnant de poupées, certes, mais également de petits meubles et d'une multitude de bibelots et accessoires en miniature qui ajoutent au plaisir de la visite. Car les poupées, toutes habillées de leurs vêtements d'époque, vivent en de véritables tableaux où tout est ancien, recréant la vie d'une société, celle des années 1830 à 1930. Les salons des dames à crinoline ou à tournure, les cuisines, le jardin ou le guignol, la noce ou l'intérieur breton, tout est reproduit à l'échelle des poupées.

Quelques beaux meubles que l'on peut admirer dans les scènes sont des pièces de maîtrise, chef d'œuvre de l'ouvrier scéniste. Quant aux dinettes, si beaucoup furent fabriquées par de petits artisans, quelques services sortent des grandes manufactures comme Lunéville, Gien, ou Sarreguemines pour la faïence, Sèvres ou Limoges pour la porcelaine.

Dans les vitrines de jouets, la lanterne magique, le soldat de la guerre 1914-1918, la voiture automobile 1925, voisinent avec tambour, trompette et jeu de massacre. Plus sérieuse est le jeu de messe, signe d'une époque où la religion était bien vue sous toutes ses formes. L'école est représentée par livres et cahiers d'écolier, alphabet, plumes et bons-points.

Les murs sont tapissés d'images publicitaires, éducatives, dont le rôle était grand à une époque où les médias n'existaient pas.

Le Musée de l'enfance ne serait pas complet sans la grande scène du berceau — inspirée par le tableau de Berthe Morisot — et l'armoire qui renferme bonnets, chaussures et vêtements d'enfant dont les plus anciens datent de 1870.

Le jeu de la poupée est aussi vieux que le monde : l'enfant joue, c'est un besoin chez lui, il se crée son monde à lui, il imite l'adulte, en jouant il apprend à vivre. La petite fille joue à la poupée, le garçon joue au cheval.

Le XIX^{ème} siècle, avec l'essor industriel, voit le développement de la fabrication du jouet, il est le siècle d'or du jouet. Les jouets, qu'il s'agisse de la poupée ou d'autres objets, sont un témoignage des progrès effectués dans l'industrie durant le XIX^{ème} siècle et début XX^{ème} pour le matériau employé, le perfectionnement des mécanismes, les techniques de fabrication.



Poupées de bois ou de chiffon de tous temps, après bronze, ivoire, terre cuite sous l'Antiquité. Le corps, bourré de son, apparaît fin XVIII^{ème}-début XIX^{ème}, il supporte un buste en papier mâché qui sera remplacé vers 1840 par un buste en biscuit (plus mat que la porcelaine). C'est alors la «poupée parisienne» élégante du Second Empire. Elle continue son rôle d'ambassadrice de la mode malgré l'apparition de la gravure de mode sous le Directoire. Vers 1870, à la poupée-femme se substitue le bébé articulé dont les membres sont retenus par des élastiques. La bouche d'abord fermée s'ouvre, montrant de petites dents, en 1895. Bébés Jumeau, Bébés Bru ou Steiner de marques françaises, Simon et Halbig, Armand Marseille, allemands, pour ne citer que quelques noms. Comme pour les autres jouets, la concurrence est sévère entre la France et l'Allemagne jusqu'en 1914. En Angleterre, des fabricants au nom italien fabriquent des bébés de cire.

Tous ces jouets, d'abord de fabrication essentiellement artisanale, voient quelques petits ateliers s'ouvrir peu à peu vers le milieu du siècle dernier.

Si les poupées portent des marques célèbres dès la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, pour les jouets il faut attendre le début de notre siècle pour que se créent des entreprises ; à cette époque, on en compte près de 500 dans notre pays et le jouet français est alors connu sur le plan international. Voici peu d'années, la France se plaçait encore au 4^{ème} rang de la production mondiale.

Il était temps que les Français prennent conscience de la nécessité d'ouvrir des musées de jouets, ils avaient en ce domaine un retard considérable sur leurs voisins anglais et allemands, sur les États-Unis aussi.

Le Musée de la Poupée est un musée vivant, chaque automne voit une exposition sur un thème précis.

En cette fin d'année et jusqu'au 31 janvier 1991, rompant avec sa vocation et afin de prouver son désir de continuité dans le temps, il présente «Poupées

contemporaines, création d'artistes». Il ne s'agit pas là que de poupées-jouets, beaucoup d'entre elles sont des objets de collection. D'une grande qualité, ces poupées sont peu connues en France, bien que, parmi les plus belles, beaucoup soient issues d'artistes françaises ; les États-Unis par contre leur font une ovation à chaque exposition.

Les meilleures créations européennes, françaises et allemandes, seront représentées au Musée de Nantes par des pièces uniques, créées spécialement pour cette manifestation. C'est une occasion de faire connaître un courant de création trop peu connu, lacune d'autant plus regrettable dans notre ville que l'une des artistes, célèbre à l'étranger, est une Nantaise.

Faut-il voir dans ces poupées originales un prolongement des bébés caractérisés apparus dès 1910 en Allemagne et en France ? La société française des bébés et jouets fit une série de modèles différenciés par un numéro, chacun ayant une expression spécifique. Parmi ces numéros, l'un correspond au modèle dessiné par l'humoriste bien connu Francisque Poulbot, en 1913.

D'autres artistes ont contribué, sur la demande de fabricants, à la création de poupées ; on pourrait citer le nom du sculpteur Carrier-Belleuse à qui Émile Jumeau fit appel, vers les années 1875, pour façonner le moule d'un visage de bébé. Cinquante ans plus tard, Albert Marque, artiste de l'époque, crée une poupée qui fut réalisée à un nombre limité d'exemplaires.

Poupée d'artiste ou poupée-jouet, en plus de sa valeur esthétique et culturelle, chacun de ces objets est unique, ne serait-ce que pour l'enfant auquel il a appartenu.

Le Musée de la Poupée et des jouets, au même titre que tout autre, conserve une partie de notre patrimoine, il est la mémoire d'une civilisation.

Catherine BRISOU

LE QUARTIER DE PILLEUX... LA CAMPAGNE A LA VILLE

«Sainte Anne,
Protégez les filles de Pilleux...»

On n'entend plus ce cantique qui, le dimanche, adjurait la Mère de la Vierge d'entendre sa bénédiction sur les femmes et les jeunes filles d'un quartier en voie de transformation.

Un quartier de Nantes disparaît ou plutôt s'aménage si rapidement que son particularisme s'efface pour adopter les allures de grande ville ou presque...

Les habitants de Pilleux ont toujours fait montre d'un chauvinisme compréhensible. Ces petites rues, ces ruelles devrait-on dire, aux maisons assorties de jardins clos, aux escaliers extérieurs, ont connu la vie à la fois intense et cloîtrée des villages traditionnels. On avait (et l'on a encore) les avantages de Nantes sans en subir les inconvénients. Et quel repos, après une rude journée passée aux Chantiers ou aux Brasseries, de trouver le calme de cet environnement sage.

Les transformations, les expulsions prévues et réalisées par la Ville, ne se firent pas sans mal. Les propriétaires protestaient lorsque les Services concernés prévenaient tels ou tels de ces heureux et paisibles habitants que — à la suite d'un Conseil Municipal et après de nombreuses études — le rachat de la maison était prévu et que la disparition d'un logis, même dépourvu de commodités élémentaires, était ordonnée.

Les Archives Municipales de Nantes proposent d'épais volumes relatant les échanges de courriers, les protestations des malheureux expulsés. Le prix de chaque rachat était âprement discuté et souvent contesté.

Encore en 1860, le Village de Pilleux conservait une activité autonome. Et pourtant : «Depuis longtemps, le quartier de Launay semble être laissé dans l'oubli, non seulement sa place et ses avenues sont dans un état

de parfait abandon, mais la surveillance en est tellement négligée que les chèvres et parfois les chevaux y font tranquillement leur pâture» (Archives municipales 01 132).

Dans un rapport, Monsieur Driollet, agent-voyer, écrivait (Arc. mun. 01 132) : «En 1848, lors de l'établissement des ateliers nationaux, la nécessité de créer des travaux utiles pour occuper les nombreux ouvriers qui se présentaient fit décider, au nord-ouest de la Ville, la construction d'un pont au-dessus du ruisseau du Pilleux, afin de permettre ultérieurement le prolongement du boulevard Saint Aignan, conformément aux projets adoptés au plan général de la Ville».

La place de la Chapelle, prévue pour l'établissement d'une nouvelle Paroisse, perdit son affectation première lorsque fut décidée, plus à l'ouest, la construction de l'Église Sainte Anne en 1845-1846 par l'architecte Chenantais. Il faut spécifier que seules une demi-douzaine de parcelles étaient loties avant 1840, entre la place Mellinet et Pilleux.

Pourtant, que de pourparlers entourèrent les nouveaux tracés, les évictions... Par exemple, les numéros 11 et 13 de la rue du Pilleux furent frappés d'alignement pour améliorer la circulation dans ce quartier en supprimant le double coude en S que la rue faisait à cet endroit. L'immeuble comprenait (autrefois) une petite maison, un jardin entouré de murettes et un caveau. La décision en fut prise le 26 avril 1921, Paul Bellamy étant Maire.

Au début du vingtième siècle, le boulevard Saint Aignan était achevé tel qu'il est maintenant. Mais les transformations du Quartier Pilleux (nouvelle percée autoroutière) ont à nouveau scindé en deux le boulevard que l'on avait mis si longtemps à réaliser.



Promenade favorite des invités de marque de la municipalité : le Pavillon Chinois domine le quartier de Pilleux (S.P.)

Il faudrait nommer toutes ces petites rues, aux noms parfois si évocateurs... Au hasard de nos courses, et de notre fantaisie, rappelons la ruelle des Grands Jardins, par exemple, qui vit se dessiner deux projets : celui de 1908 qui prévoyait le prolongement jusqu'à la rue des Perrières de la rue de la Barbinais qui s'arrêta actuellement rue Duplex, et le projet de 1911 visant à modifier les alignements de la ruelle des Grands Jardins. Le Conseil Municipal est saisi de réclamations et est bien conscient qu'il «faut faire des sacrifices en faveur du quartier de Pilleux, souven'insalubre» (14 mai 1913). Il faut créer des égouts dans ce quadrilatère irrégulier limité par la rue Galilée et le boulevard Saint Aignan d'une part, et par les rues Arago, la Bourbonnais et la rue de la Montagne d'autre part.

De nombreux cas d'insalubrité sont signalés. Comment, par exemple, laisser en l'état le passage situé 7 rue Blanqui ? Comment améliorer la situation de la rue de la Montagne que le moindre orage transforme en torrent ? Histoire ancienne heureusement...

Mais le rapport du Bureau d'Hygiène, en date du 14 mai 1913, s'inquiétait aussi du cas de la Cour Beau-soleil, placée en contrebas de la rue Amiral Duchaufault dont l'un des principaux occupants «après avoir reçu dans une fosse ses eaux industrielles, celles de la rue, de la cour et des voisins, les rejette au moyen d'une pompe élévatoire sur la rue Blanqui située à un niveau supérieur ?

Il faudrait tout rappeler...

La rue Le Huédé, par décision municipale, tient son nom du souvenir de l'ancien curé de la paroisse Sainte Anne, curé de populaire mémoire (21 mai 1890). La rue du Pilleux formait la limite entre Nantes et Chantenay. Ce chemin de Pilleux s'appelait aussi «chemin des Bêtes». Une propriété était celle de l'Aveneau et jouxtait le Pont de Pilleux, jeté sur le «ruisseau de Pilleux», construit en 1848, connu d'abord comme «pont de la République».

Qualificatifs évocateurs...

Le Domaine de la Hunaudais a disparu. Jusqu'au 17^{ème} siècle, on cultivait la vigne en cet enclos rural. Le château est rasé : un immeuble moderne le remplace. La place de la Hunaudais conserve toutefois son aspect de village. La chapelle Saint Grégoire, bordant le chemin de la Hunaudais, porte aussi le nom de «Chapelle du Père Fathome». L'on y célébrait, il y a peu d'années encore, un culte catholique dissident. Et les «anciens» se rappellent, avec émotion, le son grêle de la cloche appelant les fidèles à la Messe. Une présence qui va disparaître, elle aussi, car le portail porte, depuis juillet, un placard annonçant la démolition de cette église pleine de souvenirs.

Zone rurale, les hauteurs du Pilleux connurent les auberges et leurs flonflons. Des Nantais hantèrent ces lieux surtout lorsque, vers 1815, un cabaretier nommé Jean Bernard ouvrit, chemin de Couéron (rue de la Montagne), le «Mont Saint Bernard !... Le succès fut rapide à ce point que auberges et cabarets surgirent, simples baraques (d'où le nom de Ville en Bois) mais rendez-vous de clients soucieux de trouver ici ombra-ges et détente. Ces guinguettes, surveillées par les autorités locales, durent émigrer plus loin, au Village de Plaisance, près de Pilleux.

Rappels encore que la rue Amiral Duchaufault s'appelait chemin de la Bigottière, le Moulin des Poules dont la rue dite du Moulin des Poules devint, le 9 mai 1889, la rue de la Hautière. Le quartier des Corderies se terminait à la corderie Chala, etc...

Que reste-t-il de ce quartier charmant, anachronique ? Bien des maisons encore et les transformations n'ont pas effacé tout à fait l'âme de ce Pilleux, cher au cœur de nombreux Nantais !

N'oublions pas ce curieux Pavillon chinois, paradoxe vivant, réalisation baroque, qui se dresse derrière la Hunaudais. Il fut érigé sur une tour de moulin désaffecté, seul survivant des trois moulins à vent du Pilleux. Un ancien capitaine au long cours, nostalgique du style asiatique, voulut recréer ainsi une ambiance qu'il jugeait indispensable à sa vie quoti-

dienne. Ce Pavillon demeure un sujet de curiosité et d'étonnement !

On aimera toujours le Pilleux, alliant le passé au modernisme envahissant mais nécessaire. Il restera une part de la mémoire fidèle des Nantais.

Jacqueline HAUTEBERT

RÉFÉRENCE

Archives municipales de la Ville de Nantes.
Notices sur les rues de la Ville de Nantes d'Edouard Pied.
«Nos rues nantaises» d'Auguste Pageot.

SOCIÉTÉ PARISIENNE DE CONFECTION

La Société Parisienne de Confection - SPC - a animé pendant plus d'un quart de siècle le quartier de la place Lechat.

Créée fin 1929 pour les Galeries Lafayette de Paris par M. Ayzac, sur l'emplacement d'une tenue maraîchère, l'atelier était un local de 2.800 m² environ.

Il occupait 600 personnes, jusqu'à 700 de novembre à janvier avant les grandes réclames de blanc.

Le personnel était surtout féminin ; il n'y avait qu'une vingtaine d'hommes : trois mécaniciens qui entretenaient les machines et une dizaine de scieurs qui coupaient les matelas de tissus.

Les ouvrières étaient spécialisées dans la confection des chemises et pyjamas pour hommes. C'est seulement les huit dernières années avant la fermeture en juillet 1967 qu'il y eut de la confection pour femmes.

Un autre atelier, dans lequel on faisait le linge de maison, fonctionnait à La Ripossière. Il ferma le premier.

A la SPC, place Lechat, les pièces de tissu étaient apportées par un transporteur de Longjumeau, M. Pacaud, qui venait deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, et qui remportait à Paris tout ce qui avait été confectionné pour les Galeries Lafayette.

Le travail à la chaîne se faisait sur des machines dont les premières étaient des «Singer» et qui ont été renouvelées une dizaine d'années avant la fermeture.

Chaque ouvrière accomplissait une tâche bien déterminée et la finition devait être impeccable. Les chemises portaient soit la griffe «josseline» pour les Monoprix qui étaient livrés directement, soit la griffe «Eversmat» de qualité supérieure pour les Galeries Lafayette.

Il sortait environ 250 douzaines de chemises par jour.

Les employés avaient à leur disposition un réfectoire où ils pouvaient faire réchauffer leur repas.

Que d'animation dans le quartier aux heures d'embauche et de débauche. Certains prenaient le tramway, d'autres se dirigeaient vers la gare de Chantenay ou bien enfourchaient leur bicyclette.

Maintenant, la vie a disparu et le quartier est calme. On ne voit plus les Catherinettes fêtées le 25 novembre comme dans tous les ateliers de couture.

En 1967, bon nombre d'ouvrières ont été reclassées soit chez Watermann, soit chez Tricosa, et le local déserté est devenu la réserve des Galeries Lafayette de Nantes.

H. et G. MARTINEAU

Sources : M. Girard - M. Couet

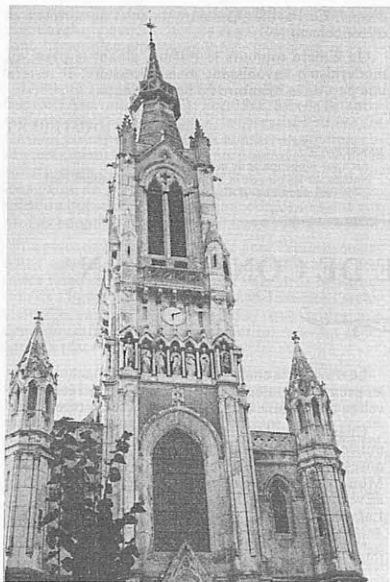
L'ÉGLISE SAINTE ANNE

La nouvelle Église Sainte Anne était amenée à servir de «trait d'union» entre le passé et l'avenir du Miséry. La bonne Sainte avait déjà un domaine un peu plus haut, au sommet du coteau, dans un charmant sanctuaire.

En 1844, commencèrent les premières démarches pour parvenir à l'édification du monument nouveau. Ce fut d'abord une lettre du Préfet de l'époque qui appelait le Conseil Municipal, selon l'ordonnance royale du 25 avril 1813, à délibérer sur la proposition de l'érection d'une succursale dans le quartier de l'Hermitage, proposition faite par l'autorité ecclésiastique et motivée surtout par la nombreuse population du lieu. Le Préfet se bornait à joindre à sa lettre un

extrait du plan cadastral de la ville indiquant la limite de la nouvelle paroisse et un plan général de l'édifice en projet, au milieu d'une propriété privée. Les moyens matériels, autrement dit les fonds, disait le Préfet se référant à ce qu'affirmait l'Évêque, étaient réunis de sorte que le projet avait toutes les chances de réussir.

Le Conseil Municipal trouva que les renseignements étaient insuffisants et, afin de délibérer en toute connaissance de cause, réclama le plan de la nouvelle Église, le devis des travaux et la preuve justificative des ressources pour assurer le paiement, d'une part de l'achat du terrain nécessaire à l'Église, au presbytère, aux clôtures du cimetière, d'autre part à la construction de ces mêmes édifices.



Façade de l'Église Sainte-Anne (S.P.)

Le Conseil reconnaît que l'érection d'une succursale à l'Hermitage se justifiait par l'éloignement de la nombreuse population de ce quartier de l'Église paroissiale située sur une autre commune, en l'occurrence Chanthenay (qui n'était pas encore rattachée à Nantes) avec son Église Saint Martin. Le 14 novembre 1844, en présence du Maire, M. le Curé Vrignaud se résignait à voir la moitié de ses paroissiens dépendre d'une autre Église.

On évalua à 84 000 F le coût de la construction, une partie de cette somme serait couverte par le produit de souscriptions déjà recueillies et se montant à 21 000 F, et à celles qui se feraient plus tard. On comptait aussi sur la plus-value d'un terrain déjà acquis. Le Conseil Municipal donna un avis favorable à l'édification d'une succursale à l'Hermitage et à la création d'un nouveau quartier à condition que les abords soient livrés à la Commune. Le 18 septembre 1845, les époux Blineau renoncèrent, pour eux et leurs héritiers, à tous droits de jouissance sur leur propriété sur laquelle sera édifiée l'Église ; eux aussi cédèrent leur terrain à la Commune de Nantes.

Sainte Anne peut enfin se construire dans ce qui fut le domaine de Lusançay après que de gros travaux d'aménagement et d'alignement furent réalisés. Les travaux débutaient en 1845 selon les plans de l'architecte Chenantais. Enfin, en 1846, l'Église se dressa fièrement, abside éclairée de 7 fenêtres ogivales, vaste transept garni de nombreuses colonnettes couronnées d'arceaux. L'inauguration eut lieu en 1847. Le 1^{er} août, Anne, la patronne de la Bretagne, devenait la protectrice du sanctuaire car une relique fut envoyée de Rome. Après les vêpres de la première fête patronale, une procession se déroula à travers la paroisse, statue de Sainte Anne en tête. Quatre prêtres étaient là, suivis de la Société des Marins, des frères de l'Instruction

Chrétienne et de tous les curés de Nantes. Une bien belle fête ! De ce jour-là, tous les ans, naquit un pèlerinage fréquenté surtout en juillet et août.

Mais à peine terminée, Sainte Anne parut trop petite et dut être agrandie en 1869 et avoir un clocher digne de sa position géographique toute spéciale.

C'est l'époque où les temples de Nantes s'embellissent, s'enrichissent : le chœur de la cathédrale a de plus amples proportions, une abside gothique pare Sainte Croix qui sera surmontée d'un campanile où sera placée l'ancienne cloche du Bouffay, Notre-Dame du Bon-Secours est rajeunie, un grand clocher domine Saint Nicolas.

Il faut donc agrandir Sainte Anne en 1869 : prolongement de la nef d'une travée, construction de deux chapelles devenues trop petites, édicule de deux sacristies (les objets du culte devaient être apportés de la cure et ensuite reportés) et surtout l'érection d'un clocher. Tout cela malheureusement coûtait fort cher et il restait une partie des dépenses à la charge de la Communauté qui pensa avoir recours à un emprunt. Il était urgent également, afin que les enfants des écoles n'occupent à eux seuls toute l'église, d'agrandir les chapelles par deux portiques le long de la nef, c'est là que se tiendraient dorénavant les enfants. Les portes latérales, elles-mêmes, devaient être disposées de telle sorte qu'elles ne claquent pas sans arrêt dès que la tempête soufflait.

Des dons volontaires, souscriptions et quêtes, servirent à orner l'Église de beaux vitraux riches en couleurs, œuvre de Lussou, et qui glorifient Sainte Anne.

Un beau clocher, très bien situé géographiquement, fera pour les paroissiens admiratifs de Sainte Anne de Nantes ce que l'Église de Fourvières est pour Lyon, et l'on pourra, de ses galeries, apprécier la magnifique vue de la ville et du fleuve.

Ce fut, en effet, un beau clocher que l'on construisit tout en pierres de taille, il eut trois rangs de galeries en



Abside de l'Église Sainte-Anne (S.P.)



Les marches Sainte-Anne et la statue (S.P.)

pierre elles aussi, une de ces galeries porte sept statues. Une flèche élégante surmonte le tout. On est alors en 1872. Avec l'achèvement de l'Église, celle-ci a une hauteur de 46 m, et domine de 81 m la Loire.

Si bien que, dans une lettre, un maire disait : «L'Église Sainte Anne située sur le point le plus élevé de Nantes est, par sa position, journellement visitée par tous les étrangers qui viennent y admirer la magnifique panorama de la ville».

Les membres du Conseil de fabrique reprochèrent à l'Église de n'avoir que les proportions d'une chapelle nettement insuffisante étant donnée que la population de la paroisse s'élevait alors à 5 000 âmes. Le dimanche, à la messe de midi, aux grandes fêtes et même à tous les offices, elle se révélait bien trop petite pour la masse des fidèles qui s'y pressaient. Certains étaient contraints de rester dehors.

Le 24 octobre 1870, le Conseil de fabrique demanda d'avancer la façade de quatre mètres et déclara prendre les frais occasionnés à sa charge. Le premier curé, M. Lehuédé, songea, afin de rassembler les paroissiens, à doter l'Église d'une cloche. Il fit alors le tour de la ville pour recueillir de l'argent. «Nous sommes juifs ! répondirent certains». «Eh bien, répondait le prêtre sans se démonter, Sainte Anne l'était aussi». Les amonèdes permirent d'ajouter deux autres travées. L'effigie de Sainte Anne orna le fronton de la façade, au-dessus se trouve une triple galerie dont l'une fut ornée de statues. En 1872, deux nouvelles cloches, Julie et Louise, s'ajoutèrent aux deux premières.

Petit à petit, les abords de l'Église s'améliorèrent, les carrières se comblèrent, les maisons s'alignèrent au bord de rues bien tracées, les enfants purent jouer à l'ombre des arbres de la place et... du clocher.

Qui étaient les hommes et les femmes qui fréquentaient Sainte Anne ? Des ouvriers, pour la plupart, qui sortaient des usines et des chantiers, le visage souillé par la fumée et les poussières, des visages roses de fillettes et de jeunes Bretons des pays d'Auray et de Quimper que l'usine n'avait pas encore rendus gris.

Autour de l'Église, une vie sociale, culturelle et spor-

tive s'organisait : création d'un patronage, représentations dramatiques, jeu de tir, salle de lecture et surtout une société de gymnastique, l'«Hermine», déclarée à l'Officiel du 14 mai 1907. Le clergé jouait un rôle prépondérant : pas un bateau ne sortait des chantiers de constructions navales sans avoir été béni. C'était l'occasion de fêtes. Le prêtre portait la croix, fendait avec difficulté une foule nombreuse et joyeuse. Le premier navire baptisé à Sainte Anne, dont on ait conservé le nom, était l'«Ave Maria».

Pendant toutes ces années, de nouvelles améliorations étaient apportées à Sainte Anne : dallage du sanctuaire, confessionnaux renouvelés, murailles couvertes en partie de boiseries, lustres rayonnants par exemple.

De 1880 à 1888, ce fut l'apogée de la vie de Sainte-Anne. Quelques années plus tard, les processions furent interdites et la loi de séparation de l'Église et de l'État ferma les écoles chrétiennes.

L'ESCALIER ET LA STATUE

Si fidèles et visiteurs voulaient descendre jusqu'au quai, pendant des années il leur fallut emprunter «deux petits escaliers privés, l'un près de la carrière de la maison Thibaud et passer à travers cette demeure... et l'autre dit l'escalier des 100 pas qui descendait l'avenue de l'Hermitage... et passait à sa partie inférieure sous le porche d'une maison». La situation ne pouvait pas s'éterniser et, après bien des retards, le maire Ferdinand Favre, député à la Constituante, intervint auprès du Ministre pour qu'un escalier fut construit. Ce fut fait en 1849-1850. Le nom donné à cet escalier (que l'on appelle l'escalier des 100 marches) fut d'abord «de l'Aiguillon». Cela ne plut guère au curé de l'Église. «Messieurs, dit-il aux adjoints, comment avez-vous pu accorder au duc de l'Aiguillon mort depuis 80 ans l'honneur de notre escalier ? C'est assez pour sa gloire qu'il ait donné son nom à notre quai... Mais pour l'escalier qui va être construit, tout l'honneur en est dû à Sainte Anne qui vous a inspirés de nous le procurer. Et cet escalier doit à tous les titres de justice et de religion s'appeler l'escalier Sainte Anne. Et s'il faut, pour que ce nom soit consacré, qu'une statue de Sainte Anne soit placée au sommet de ce monument remarquable, je m'engage à la donner». «M. le Curé, répondirent unanimement les magistrats présents, si vous donnez la statue, la ville donnera le piédestal».

C'est ainsi que fut érigée la statue imposante qui domine aujourd'hui encore l'escalier et le port. Elle repose sur un socle fait avec des restes de l'ancienne Pierre Nantaise. Elle fut conçue par Amédée Ménard et réalisée en pierre par Voruz. Sainte Anne, d'une main, semble bénir la Loire et, de l'autre, serre contre elle la Vierge enfant, les mains jointes, debout à ses pieds.

La grande statue fut bénie et inaugurée le soir du mardi de Pâques, le 22 avril 1871. De la Loire jusqu'à l'Église, une immense foule se rassembla, la rampe de l'Hermitage et le coteau étaient noirs de monde. Une cérémonie impressionnante commença ; d'abord apparut l'Évêque, puis le clergé de la cité entière, le Général entouré de son État-Major, le Préfet et ses conseillers, le Maire et le Conseil Municipal. Tous saluaient et admiraient l'oeuvre d'Amédée Ménard qui est maintenant plus que centenaire.

Suzanne MARTINOT

SOURCES :

Archives municipales
Athanasie Olivier : Sainte Anne de Nantes, histoire paroissiale 1909.

LE BELVÈDÈRE DE LA VILLE DE NANTES de l'Architecte Etienne COUTAN



PROMENADE HERMITAGE, MISERY, GARENNES, LUSANÇAY

Le 11 juillet 1929, A. MOITIÉ étant maire, Gaston VEIL, L. CASSEGRAIN, adjoints, le Conseiller Municipal Abel DURAND propose à ses collègues la création d'un jardin public pour les habitants du quartier Sainte Anne. C'est un quartier des plus déshérités. Les grandes familles y sont nombreuses, logées dans des habitations malsaines, il leur apportera une bouffée d'air pur. Cette proposition est adoptée à l'unanimité par le Conseil Municipal de la Ville.

De plus, ce projet permet la découverte d'une des parties les plus vivantes du port, des Chantiers Navals, des rives de la Loire.

En fait, cette étude a été élaborée depuis plusieurs années par Etienne COUTAN, architecte en chef de la Ville. Il désire réaliser un belvédère surplombant le fleuve et le port à l'Hermitage-Misery au point culminant de la cité et développer une promenade en corniche de l'escalier Sainte Anne à l'avenue de Lusanzay et même au-delà, vers Chantenay. Ce projet prévoit la création d'un square sur le glacis de la carrière de Misery dans l'espace formé par la rue des Garennnes et l'avenue de Lusanzay.

Mais rappelons quelques éléments de la biographie d'Etienne COUTAN : il naît au Mont-Cassis en mai 1875, chemin du Moulin des Poules (aujourd'hui rue

Arégnaudeau) à une centaine de mètres de la butte Sainte-Anne. Il passe toute son enfance dans ces lieux, d'où la connaissance parfaite de ce quartier alors si déshérité.

Après de brillantes études à l'École des Beaux-Arts de Paris, section architecture¹ de 1896 à 1906, où il obtint un second Grand Prix de Rome en 1902, le prix Fondation Chenavard en 1903, pour un palais municipal pour un grand port fluvial (destiné à sa ville natale), il est reçu au diplôme d'État d'architecte en 1905. Après des voyages en Angleterre et en Allemagne, il se marie en août 1906 avec Jeanne LABOUREUR, sœur du peintre-graveur : Jean-Emile LABOUREUR. Nouveau voyage en Belgique et en Hollande. Ils logent quelques mois rue de la Hautière (aujourd'hui rue Joseph Blanchart) avant de racheter le cabinet Chenavard en 1907. Il sera appelé au service d'architecture de la ville par Gaëtan RONDEAU, Secrétaire Général sous le maire GUISTHAU. En 1912, il est nommé Architecte en Chef de la ville par Paul BELLAMY. Après diverses réalisations, il est mobilisé en 1914-1918. Dès sa démobilisation, il se lance dans la création d'espaces verts aux quatre coins de la ville : « Je veux des jardins partout ». Parmi les quatre squares qu'il façonnera, celui de Misery et la Promenade Hermitage-Lusanzay lui tiennent particulièrement à cœur.

Le 25 novembre 1929, nouvelle proposition d'Abel DURAND à ses collègues du Conseil Municipal : « Ce



Le Square Maurice Schwob

square sera créé à l'emplacement de jardins ouvriers, on indemniserait les bénéficiaires de ces jardins, qui auront trois mois pour partir. La durée des travaux sera d'un an environ, en liaison avec le Service des Plantations et le Service Municipal d'Urbanisme, dirigés par E. COUTAN».

A cette même séance, Abel DURAND fait la proposition suivante : «Ne pourrait-on donner à ce square le nom de Maurice SCHWOB, notre illustre compatriote (Il vient de décéder le 31 mars 1928). En dehors de toute conviction politique, Maurice SCHWOB honore notre ville qu'il a servie avec un dévouement passionné à la direction du «PHARE DE LA LOIRE». Ce fut un ardent défenseur du port de Nantes, un excellent écrivain, un grand patriote. Saluons sa mémoire en donnant son nom au square Misery». A l'unanimité, le Conseil Municipal approuve la proposition qui est soumise à la Commission de Dénomination des Voies Publiques pour accord². Il fut décidé qu'on accèderait à ce jardin public par la rue des Garennes, avec une deuxième sortie par l'avenue de Lusanaçay.

CRÉATION DU SQUARE MAURICE SCHWOB PAR E. COUTAN

Il fut réalisé en 1930-1931, surplombant le port et le fleuve, les Brasseries de la Meuse, tout un paysage industriel, ce qui est tout à fait nouveau pour l'époque.

Ce jardin est remarquablement architecturé. Pour E. COUTAN, l'architecture est un prétexte à planter des arbres et des végétaux. Dans toutes ses réalisations, il choisit avec un soin particulier les essences des arbres : une double allée de 41 tilleuls argentés, plus 10 autres variétés de tilleuls, sera plantée parallèlement à la clôture de cet espace vert, rue des Garennes.

Ce square descend en plusieurs niveaux vers la vue sur la Loire ; une murette de granit le ceinture de ce côté, elle décrit des courbes harmonieuses au hasard des coupures du terrain. Dans ce vaste espace central qui est dégagé, il dessine trois espaces, enclos par des arbres et arbustes, doublés parfois par des haies de végétaux. Ce sont autant d'abris naturels. Dans la partie la plus aérée, au centre, où l'on découvre la Loire, au milieu d'un parterre en demi-cercle orné de fleurs et de gazon, il fait placer un groupe sculpté : une Mère Bretonne éplorée, le corps de son fils rejeté par

les flots étendu devant elle. Elle tend un bras vengeur vers le fleuve qu'elle maudit.

Autre détail particulièrement soigné : l'abri circulaire du gardien, sorte de poste de vigie ; dans la partie regardant la Loire ; l'architecte a ménagé un espace avec banc, bien protégé, permettant aux visiteurs d'apprécier en toute quiétude la navigation sur le fleuve et le paysage.

Comme dans toutes ses réalisations, il a dessiné et fait réaliser une superbe grille avec volutes. Chaque barre se terminant par une palmette. Cette grille est placée sur une petite murette qui la met en valeur, elle borde toute la rue des Garennes.

E. COUTAN a été l'artisan de la transformation complète de ce quartier qu'il a remodelé en plusieurs étapes : square Maurice SCHWOB ; aménagement de deux jardins dans les anciennes carrières Misery. C'est là que s'élevait le rocher Pierre Nantaise.

— Continuation de la promenade Hermitage-Lusanaçay votée en mai 1932 — modification des voies du quartier de l'Hermitage et de la rue Misery en octobre 1935 : cette voie, dont les alignements sont en trois directions, dont la largeur varie entre 2 à 5 mètres, sera élargie à 13 mètres environ suivant une direction rectiligne. Ce sera terminé en 1936, année où il est mis en retrait partiel.

Suivra la construction de six immeubles habitation bon marché de l'Hermitage par les architectes Guchet et Guérault de 1936 à 1942.

Les différentes municipalités qui se sont succédées ont poursuivi la mise en valeur de ce quartier, se rendant compte de l'attrait touristique de ce magnifique belvédère.

Table d'orientation en 1949 — Parterre et esplanade avec monument dédié à Jacques CASSARD, corsaire de Nantes — Musée Jules VERNE — Planétarium.

Etienne COUTAN, créateur d'espaces verts, urbaniste né, fut le découvreur d'un des points de vue les plus attractifs de la cité.

Robert JOUBIER

NOTES

1. C'est l'architecte Boimen, parrain d'Etienne COUTAN, qui décida son père, Paul, Auguste COUTAN, artiste peintre, conservateur du Musée des Beaux-Arts de Nantes, alors à Felitre, de laisser son fils entreprendre des études d'architecte et de l'envoyer à l'École des Beaux-Arts de Paris.

2. Il serait souhaitable de mettre une plaque à l'entrée du square avec son véritable nom : Maurice SCHWOB.

SOUVENIRS D'ENFANCE D'UNE GRAND'MÈRE...

Il était une fois une petite fille née en 1902 qui avait comme grand Village la Butte Sainte Anne.

Les années ont passé, et maintenant c'est une alerte grand'mère, sa mémoire s'entreouvre... il y a 80 ans.

Elle se souvient de ce quartier qu'elle arpente toujours avec la même joie. En effet, d'un côté Nantes et de l'autre Chantenay car, me dit-elle, la Butte ne peut appartenir à aucune de ses deux voisines.

Née à Châteaubriant mais venue à S^{te} Anne à l'âge de huit mois, elle était la benjamine de la famille. Son père, tailleur de pierre, et sa mère, couturière, installèrent leur foyer au 8 de la rue de Lusanaçay.

Un appartement de deux pièces au 3^{ème} étage, dont les fenêtres donnaient sur la voie ferrée ; aussi avait-elle pour s'exprimer les Marches Sainte Anne.

Combien de fois a-t-elle glissé sur la bordure granitique de l'espace pavé situé de chaque côté de l'escalier.

Le rythme scolaire était de 8 h à 11 h et de 13 h à 16 h. Les enfants jouaient sur les marches toutes écoles réunies. A 13 h moins cinq, le père Brochard, Directeur de l'école communale S^{te} Anne, se mettait en haut de l'escalier près de la statue. Vêtu de sa blouse grise, de sa toque noire et tenant à la main sa «jaquelaine», il battait le rappel d'un coup de sifflet strident, déclenchant une véritable envolée de moineaux qui prenaient

bien soin de passer sur le côté laissé libre par le Directeur.

Au pied de la statue, les dockers assis scrutaient la Loire dans l'attente d'un bateau, source de leur travail.

La sécurité était assurée par un garde-champêtre, bon mais vigilant, qui faisait régner l'ordre. Il assurait, en compagnie de son chien Phanor, ses tournées sur la Butte. A la sortie des classes, il veillait au bon ordre et dispersait tout attroupement belliqueux.

Au bas des marches, les enfants se pressaient le long des garde-fous pour voir passer les trains. Les cheminots habitués de la ligne libéraient au passage une fumée noire qui noyait les jeunes écoliers et écolières, noircissant les mains, le visage et, bien entendu, les jambes des fillettes.

Ce quartier était très peuplé, la caserne des douanes n'habitait-elle pas une centaine de ménages !

Le vin arrivait par muids et ceux-ci garnissaient quais et trottoirs. Certains soirs, ils recevaient la visite de petits malins. Ceux-ci, munis d'une vrille, « goûtaient » ce précieux breuvage en ayant soin de reboucher le trou.

Le jour, les enfants sautaient sur les futailles, malgré l'interdiction des parents.

Pendant la guerre 14-18, elle a vu passer de nombreux trains venant du front et transportant vers l'arrière de nombreux blessés. Circulant au pas, les riverains se faisaient un devoir de leur porter assistance : boissons et victuailles. Pendant cette même période, du haut de cet observatoire, elle suivait l'arrivée des

bateaux venant de l'Amérique qui déchargeaient sur les quais nantais un important matériel.

N'a-t-elle pas assisté, avant cette Première Guerre Mondiale, à l'embarquement des forçats. Le bateau mouillait au large de la pointe Sainte Anne entre les deux rives : d'un côté Nantes, de l'autre Trentemoult.

Ils arrivaient par le Sud et étaient transportés par barques jusqu'au navire. Voir des hommes enchaînés lui faisait beaucoup de peine et la plongeait dans une immense tristesse.

Du haut de cette Butte, elle apercevait ce fleuve : la Loire, et les nombreux bateaux amarrés aux quais Aiguillon, Ernest Renaud et Fosse. Leurs mâts élancés s'harmonisaient à ce pont transbordeur qui marquait de sa haute stature le port de Nantes.

Sur l'autre rive, dans l'île, les chantiers navals construisaient ces navires. Elle les voyait grandir et, le jour du lancement, c'était la fête. A l'école, l'enseignant prévenait les élèves et, à la sortie de la classe, filles et garçons couraient sur le quai pour voir cette coque de navire glisser sur son ber, prendre contact avec son élément.

Aujourd'hui pour elle ; « c'était le bon temps ». C'était sa jeunesse.

Le soir, après dîner, où chacun échange ses projets, grand-mère parle de ses souvenirs, chacun l'écoute avec respect, imaginant suivant son tempérament cette Dame en petite fille.

Propos d'Alice AUFRAY
recueillis par Henri MARTINEAU.

QUELQUES NOTABLES

On ne peut pas se promener dans les rues de ce quartier Sainte Anne sans évoquer quelques notables.

Jules Charles Lechat, né le 6 novembre 1825 à Laigle (Orne), vient comme professeur au Lycée de Nantes. Puis il devient industriel et est nommé membre de la Chambre de Commerce. Désigné maire de Nantes le 14 décembre 1874, il reste en fonction jusqu'en juillet 1881. Il meurt à Nantes le 13 mai 1894. Par décret du 8 mai 1896, on donne le nom de la place Charles Lechat au placis qui forme la tête du haut du boulevard Saint Aignan.

Louis, Marie Rousseau, Comte de Saint Aignan, nommé maire de Nantes le 29 août 1816, naquit à Nantes le 10 février 1767. Il devint Préfet des Côtes-du-Nord, Député et enfin Préfet de la Loire-Inférieure où il demeura jusqu'en 1832. Il mourut à Nantes le 1^{er} avril 1837 ; le 27 octobre de cette même année, on appliqua son nom au boulevard en construction qui ne fut achevé qu'en 1881. Ce boulevard a remplacé l'ancienne avenue des marronniers qui conduisait au pavillon de Launay avant la transformation du quartier.

Jean, Simon Voruz, de religion protestante, naît à Nantes le 7 juin 1810. Il prend la succession de son père, Jean Samuel Voruz, décédé en 1830 des suites d'une blessure reçue place Louis XVI lors des « Trois Glorieuses », et dirige la fonderie de cuivre qu'il oriente vers le fer. Il devient alors le grand producteur de plaques d'égoûts pour la ville de Nantes. On en trouve encore de nos jours gravés du nom de Voruz dans

certaines rues de la ville. C'est lui qui fabrique aussi toute la partie métallique du Passage Pommeraye, ouvert en 1843. On lui doit également beaucoup de statues, par exemple les statues de bronze de la fontaine monumentale de la Place Royale et la statue de Sainte Anne qui domine le port. Sur le parvis du musée d'Orsay à Paris, ont été placées les six statues de fonte évoquant les 5 Continents, commandées pour l'Exposition Universelle de 1878. C'est Alexandre Schoenewerk (1820-1885) qui a sculpté celle représentant l'Europe. On peut y lire sur le socle « fondue par Voruz aîné à Nantes en 1878 ».

Conseiller municipal de Nantes, Président de la Chambre de Commerce, il est député de la Loire-Inférieure, mais aux élections législatives de 1863, alors qu'il est candidat officiel, il est battu par Lanjuinais, soutenu par le Phare de la Loire. Il meurt le 27 octobre 1896.

Joseph-François, Marquis de Duplex, naquit en 1697. Son père fut fonctionnaire de l'administration des domaines, puis de celle des tabacs. En 1720, le jeune Duplex entra au service de la Compagnie des Indes, devint en 1731 directeur du Comptoir de Chandernagor, puis gouverneur avec résidence à Pondichéry, et, en 1742, gouverneur général de la Compagnie des Indes.

La guerre de Succession d'Autriche lui permit de prendre l'avantage sur la Compagnie Britannique. Avec, pour collaborateur, Mahé de la Bourdonnais, gouverneur de l'île de France, il conquiert Madras en

1746. Il obligea les Anglais à lever le siège de Pondichéry en 1748. Mais le traité d'Aix-la-Chapelle annihila son œuvre. Il la reprit sous une autre forme : intervenant dans les affaires des princes indigènes, il établit un protectorat français dans le Carnatic et sur la côte de Circas. Mais les victoires de Clive permirent de substituer l'influence anglaise à l'influence française.

La Compagnie des Indes était hostile à toute politique belliqueuse et coûteuse, et les projets de Dupleix qualifiés de «chimères» et de «visions» par le Ministre

de la Marine. Ce qui provoqua le rappel de Dupleix en France en 1754.

Ainsi, l'œuvre de Dupleix fut abandonnée et la guerre de Sept Ans amena la ruine des établissements français, la voie étant devenue libre aux Anglais.

Dupleix n'ayant jamais pu obtenir de la Compagnie le remboursement des avances qu'il lui avait faites, mourut dans la misère neuf ans plus tard.

Suzanne PAGEOT

LE MUSÉE JULES VERNE

Dans la *Forme d'une ville*, Julien Gracq, grand lecteur de Verne, ne manque pas de justifier l'atmosphère exceptionnelle qui entoure l'une de nos curiosités les mieux fréquentées¹ :

« On voit à droite de la statue Ste Anne béniissant le port du haut du rocher, un bout d'esplanade gazonnée, à gauche, un petit musée consacré à Jules Verne, qui a dû venir bien souvent contempler de cette hauteur le fleuve, là où il devient la porte du large et le chemin de l'aventure »².

Ce lieu, qui a inspiré tant d'artistes aux XIX^e et XX^e siècles, est même devenu, grâce aux airs de géminellité entretenue avec une gravure de Benett, l'une des «vues» - comme aurait dit Proust - qui occupent désormais dans la mémoire de Gracq une place de tout premier ordre.

« La rue en corniche des Garennes, dominant de haut la Loire de Trentemoult, et qui vient rejoindre encore en moi le panorama de St-Augustin-en-Florde, tel que le montrait l'édition Hetzel de Nord contre Sud »³

appartient en effet aux détails privilégiés qui lui ont permis de «réformer» sa vision imaginaire de Nantes.

La force de la poésie qui entoure la pittoresque demeure où est abritée une exposition permanente consacrée à l'auteur des *Voyages extraordinaires*, est telle que de nombreux visiteurs pensent pénétrer dans une maison de Jules Verne. S'il n'en est rien, cette villa au style mauresque est le belvédère idéal pour admirer un fleuve chargé de multiples souvenirs liés au romancier.

La Municipalité de Nantes a donc tiré le meilleur parti de la situation et de l'orientation du monument pour inaugurer en février 1978 dans ses murs le Musée Jules Verne. L'ensemble conçu par Luce Courville⁴, premier Conservateur de ces collections, artistement présenté par Edith Martin-Guérét, offre au visiteur un tour du monde vernien en une douzaine de salles. Des documents, des reproductions, des maquettes, des objets personnels, légués par ses héritiers, de somptueuses reliures, de rarissimes éditions, des journaux du XIX^e siècle évoquent le romancier en famille, sa participation aux projets pédagogiques et éditoriaux de P.-J. Hetzel⁵, comme les scènes parisiennes où il a connu de larges succès. Naturellement, quelques thèmes ont été privilégiés : la géographie, la seule science où Verne ait excellé ; la mer, adulée ; les *Voyages imaginaires* nés de son inspiration ; et les itinéraires parcourus par un écrivain, qui, sans être un explorateur comme ses héros, a voyagé néanmoins

plus loin que Victor Hugo ou George Sand, qu'il admirait.

Illuminés par les reflets de la Loire ou les éclats lancés par les façades blanches de Trentemoult, les vitrines de la salle 9 ressuscitent les longues heures passées sur le fleuve par l'adolescent puis le romancier. Le rocher de l'Hermitage appartient en effet aux paysages familiers de Jules Verne. Il eut cent fois l'occasion de le détailler ou de le prendre pour repère au cours de ses navigations. Certaines furent téméraires, quand jeune, il payait avec des camarades une barque «un franc la journée» à un loueur du bout du port pour tirer quelques bordées au moment de la marée descendante. D'autres se déroulèrent plus sagement, à l'image de celle qui lui permit de découvrir pour la première fois l'océan, un beau jour d'été 1840, en compagnie de son père Pierre Verne et de son frère Paul. Cette fois, il admira les hauteurs qui dominent le qual de l'Aiguillon à bord du pyroscaphe n° 2. Un service régulier desservait alors Paimboeuf, avec un arrêt au Pellier. Le jeune bachelier fit nécessairement appel à ce moyen de locomotion pour rendre visite à son oncle Prudent Allotte de la Fuÿe et à sa grand-mère qui le reçurent dans la propriété de La Guerche à Brains. C'était l'époque des vendanges.

En 1859, l'étudiant est devenu parisien. Marié, depuis deux ans, il hésite entre le journalisme et des activités d'agent de change aux revenus plus réguliers. Aristide Hignard, grâce à son frère, obtient deux billets avantageux pour un voyage en Angleterre et en Écosse. Jules Verne accepte l'offre et revient à Nantes, pour gagner Saint-Nazaire où le *Hambourg* est attendu début août. Un contretemps déroute le cargo vers Bordeaux, que les deux jeunes hommes doivent atteindre, par mer⁶, sur le *Comte d'Erlon* :

Le bateau était un assez mauvais marcheur, mais avec l'aide du courant, il avançait rapidement. Au sortir du port de Nantes, la Loire s'élargit majestueusement ; sa nappe liquide est formée en cet endroit par la réunion de huit ou neuf bras dont les eaux jaunâtres se sont brisées aux arches d'une lieue de ponts. Sur la gauche s'étalaient paisiblement l'île et le village de Trentemoult, dont les habitants, d'un type assez remarquable, ont conservé les usages primitifs, et ne se marient qu'entre eux, dit-on⁷.

Dè Trentemoult était précisément originaire le Capitaine Ollive qui accompagna avec son équipage⁸ le romancier dans les cinq grandes croisières du *Saint-Michel III*, de 1877 à 1885. Ce yacht à vapeur appartenait au Marquis de Préaulx, bien connu des clubs nautiques, et toujours insatisfait de ses acquisitions. A

peine sorti des Chantiers Jollet et Babin, dont le bassin accueillit le 1^{er} janvier 1877, les piteries aquatiques du Capitaine Boyton⁹, le *Saint-Joseph* ne trouva pas grâce aux yeux de son propriétaire qui le céda d'occasion à Verne pour une somme de 55.000 Francs. Le romancier vivait alors à Nantes, 1 rue Suffren, pour surveiller les études de son fils Michel, inscrit au Lycée de Nantes. Les bénéfices produits par les représentations du *Tour du Monde en quatre vingt jours* l'autorisèrent à concrétiser l'un de ces rêves en achetant cet élégant steamer qu'il baptisa, comme les deux précédents, le *Saint-Michel*. Pour port d'attache de ce dernier, le romancier conserva Nantes. C'est de là qu'il partit, en compagnie de Paul, son frère, de Jules Hetzel fils et de Raoul-Duval, le 25 mai 1878, en direction de la Méditerranée. Une tempête à la sortie de la Loire le contraignit à se réfugier à la Trinité, puis le trajet fut sans encombre jusqu'en Méditerranée. Il regagna sa ville natale au début d'août. Même point de départ en 1884, quand l'écrivain embarqua le 13 mai avec Paul et l'un de ses neveux pour croiser une nouvelle et dernière fois en Méditerranée. Le voyage, riche en péripéties qui inspirèrent *Mathias Sandorf*, devait se terminer à Civita-Vecchia sur les instances d'Honorine, la femme du romancier. Le retour s'effectua en train, tandis que le Capitaine Ollive était chargé de regagner les eaux de la Loire.

Ce matin, dont Marguerite Allotte de la Fuÿe a dessiné la sympathique silhouette¹⁰, semble avoir préféré pour mouillage l'entrée du port de Nantes. Au cours de l'année 1884, le yacht fut amarré à l'île Mabon, aujourd'hui disparue, ainsi que le montre le dessin à l'encre de Chine, dû à Donatien Roy. Les promeneurs du dimanche avaient coutume de venir converser avec le Capitaine Ollive, quand il lui arrivait d'ancrer le bateau de Jules Verne «au pied de la colline Sainte-Anne»¹¹.

Certes, aujourd'hui, il faut imaginer cette scène, mais rien n'est plus facile après avoir visité la salle 9 du

Musée Jules Verne. Là, sont recueillis la photographie du Capitaine Ollive, une gracieuse maquette, des plans de couleur bleu et la jolie marine qui évoque le *Saint-Michel III* en baie de Naples au cours de l'été 1884. De là, surtout, on peut découvrir par la vitre, un large panorama qui court des anciens Chantiers Jollet et Babin¹², où fut construit le yacht de Jules Verne, jusqu'à Trentemoult, où vivait la famille Ollive.

C'est l'un des charmes du Musée Jules Verne, dont la situation sur la Loire, permet de respirer encore l'atmosphère de jadis. Sa visite est aussi émouvante et enrichissante que celles du Château de Saché, hanté par Balzac, ou du Musée Victor Hugo, qui borde également, à Villequier, une onde lourde de passé.

Christian ROBIN

NOTES :

- 15.000 entrées en moyenne par an. *Le Morley*, 5.000 Musées, Guide pratique, le Cherche Midi éditeur, accorde à ce Musée la mention «Exceptionnel et insolite».
- pp. 134-135.
- p. 212.
- Luce Courville prépare actuellement l'historique de cette demeure.
- Fondateur, en mars 1864, avec Jean Macé du *Magasin d'éducation et de récréation*.
- C'était l'itinéraire le plus rapide.
- Ces lignes sont extraites du récit à peine romancé que Verne a tiré de ce périple le *Voyage à reculons en Angleterre et en Écosse*. Ce manuscrit appartient aux textes inédits acquis par la Ville de Nantes en 1981. Il vient d'être édité par Le Cherche-Midi éditeur. La citation se trouve à la page 25 de cette édition.
- «Quatre matelots, quatre mécaniciens, un cuisinier», Marguerite Allotte de la Fuÿe, *Jules Verne, sa vie, son œuvre*, Paris, Hachette, 1966 p. 157.
- Dont Verne s'est inspiré dans *Les Tribulations d'un chinois en Chine*, précisément écrit cette année-là à Nantes.
- Op. cit., pp 162-163.
- Ibid.
- Remplacés par les Chantiers de la Loire.



Le Musée Jules Verne

LE PLANÉTARIUM DE NANTES



Le Planétarium de Nantes est un établissement culturel municipal et à ce titre est rattaché à la Direction du Développement Culturel de la Ville de Nantes. Sa mission essentielle est de diffuser et de permettre à tous publics de mieux appréhender le domaine des sciences astronomiques et planétologiques ainsi que les techniques spatiales.

C'est un espace d'échanges et de rencontres où de grands problèmes posés par l'humanité sont abordés à travers des spectacles : Quelles sont les relations entre le milieu stellaire et plus généralement l'Univers ? L'Univers est-il fini ? D'où vient la vie sur terre et est-elle limitée dans le temps ? Y-a-t-il d'autres vies ? Etc... Au moment où la maîtrise de notre avenir implique l'apparition de compétences de plus en plus affinées dans le domaine technique et scientifique, la mission éducative et informative du Planétarium est d'importance.

Sous une coupole hémisphérique de 8 mètres de diamètre (100 m²) figurant sur sa face interne la voûte céleste, est projeté et animé l'ensemble des astres visibles à l'œil et composant notre univers connu. Sont représentés : 5.000 étoiles, le soleil, 5 planètes (de Mercure à Saturne) ainsi que notre satellite naturel la Lune. A ce système de base, sont couplés d'autres projecteurs qui permettent d'expliquer les phénomènes suivants : les comètes, l'héliocentricité de notre système solaire, les étoiles filantes, le fonctionnement du système jovien (Jupiter et ses 4 satellites principaux), les arcs en ciel, la création des constellations par les anciens, les satellites artificiels, etc...

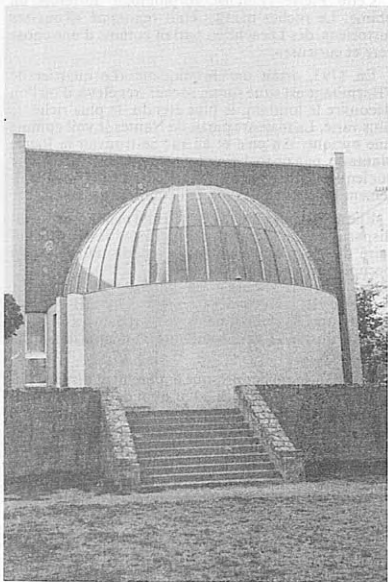
Grâce à l'ensemble de ces appareils de grande précision optique et électromécanique, étoiles et planètes sont observées en même temps que notre soleil, ce qui est essentiel pour bien comprendre les principes fondamentaux de l'Astronomie sphérique.

Les mouvements peuvent être accélérés, afin de présenter en quelques minutes, les déplacements apparents de la lune et des planètes par rapport au Soleil et aux Étoiles. Ces déplacements demandent, dans la réalité, des semaines, des mois voire des années. Enfin, grâce à ces systèmes techniques, il est possible de reproduire le ciel à n'importe quelle latitude de notre planète, n'importe quelle nuit de l'année et à n'importe quelle heure de la nuit.

Ouvert en 1981, la Ville de Nantes avait à cette époque présenté le besoin du Public dans ce domaine alors qu'en France il n'existait que très peu d'équipements de ce type. Depuis les choses ont évolué et désormais bien d'autres villes ou collectivités (Marseille - Aix en Provence - Poitiers, etc...) envisagent des créations semblables.

Animé par une équipe de cinq personnes, cet établissement a atteint aujourd'hui en fréquentation son «rythme de croisière». Ainsi, rapporté sur une période de 12 mois, le nombre de visiteurs était de 10.700 personnes en 1981 pour atteindre en 1989 une fréquentation de plus de 28.000 personnes avec entre ces deux dates une progression d'audience régulière. A la fin avril 1990 et ce depuis son origine, plus de 193.000 personnes ont visité cet établissement.

Ces flux de visiteurs provoquent aujourd'hui une saturation en matière d'accueil, en particulier sur les jours scolaires. Pour remédier à cette situation, et afin



Le Planétarium

(S. P.)

de jouer pleinement son rôle de service public, la Ville de Nantes a décidé de compléter cet équipement par l'acquisition et la mise en œuvre d'une structure identique mais itinérante dont le rayon d'action devrait tout d'abord se limiter à l'agglomération nantaise puis, si la demande s'en fait sentir, au Département.

Ce nouvel outil devrait aussi permettre de toucher des publics qui en raison de leur particularité ne peuvent se rendre au Planétarium. Ainsi cette nouvelle structure devrait pouvoir se produire dans les maisons d'accueil spécialisées, les hôpitaux, les maisons de retraite, etc... Elle devrait pouvoir devenir opérationnelle au début de l'année 1991.

Le Planétarium s'inscrit désormais complètement dans le patrimoine culturel de la Ville de Nantes et œuvre pour être pleinement un lieu de communication où les facettes variées de la culture scientifique (physique-chimie, géologie planétaire, géographie) s'interpénètrent pour permettre une meilleure approche de ces domaines à un public varié.

L'étendue des informations présentées vous dévoile les merveilles des milieux planétaires et stellaires dans un volume où la perception visuelle et auditive est inhabituelle et surprenante.

Gilles ROUSSEL

LA PIERRE NANTAISE



Cette Pierre Nantaise surplombait autrefois un abîme. Le rocher nantais était renommé « Tous ses historiens, dès Lecache en parlait comme d'une chose rare et curieuse ».

En 1793, disait un chroniqueur « Le quartier de l'Hermitage est situé sur un rocher très élevé, d'où l'on découvre le lointain, le plus étendu, le plus riche, le plus varié. La majeure partie de Nantes se voit comme une optique. Au pied et au sud se trouvait la Pierre Nantaise, pan de rocher uni et presque perpendiculaire sur lequel néanmoins des enfants dansaient très adroitement pour quelques pièces de monnaie ».

Elle n'était pas totalement détruite même si elle avait disparu en grande partie puisque, au cours d'un inventaire du 29 décembre 1790, on parle d'un « terrain occupé par les Religieux et borné à l'Orient par la Petite Pierre Nantaise ». En 1795, l'abbé Delaporte rapporte « Le couvent des Capucins appelé Hermitage est sur une hauteur dont la base est une espèce de caillou dur, poli et luisant que l'on appelle Pierre Nantaise ».

En 1837, le rocher presque entièrement disparu faisait encore parler de lui. « Du quai de l'Aiguillon au sommet du quartier populaire de l'Hermitage, il n'existe d'autre communication que des escaliers très étroits et presque impraticables ». D'où la nécessité « d'établir en ce lieu un escalier vaste et commode, avec une rampe en fer au centre, lequel serait placé dans l'endroit où se voyaient encore les restes de la fameuse Pierre Nantaise ».

Mais bien avant cette date (1837), un écrit relatait en 1728 « Près de l'Hermitage, est la Pierre Nantaise, dont

on fait tant de bruit, qui n'est autre chose qu'une portion du même rocher sur lequel, quoique fort en pente et fort poli, des petits enfants dansent avec beaucoup de facilité, quand on veut leur donner quelque argent ».

C'est sur le même thème qu'en 1741 on pouvait lire : « Une partie de ce rocher est en pente et d'un grand poli ; ce qui n'empêche pas les enfants d'y danser avec beaucoup de hardiesse ».

Travers disait en 1750 : « Cette Pierre Nantaise était fameuse et avant qu'elle n'eût été rompue faisait le plaisir de la ville. Elle était haute de 30 à 40 pieds, unie et ronde, et il n'y avait guère que les enfants du lieu adroits et accoutumés dès l'enfance à cet exercice qui la puissent monter. Les étrangers la voyaient comme une chose rare et curieuse ».

Et la question que l'on posait aux Compagnons du Devoir, afin de savoir s'ils étaient bien venus à Nantes était invariablement : « Comment est faite la Pierre Nantaise ? ».

Honneur ô combien important, le comte d'Artois, vint, en 1777 voir la petite manière danser sur la Pierre. Quelle consécration !

Suzanne MARTINOT

SOURCES : Archives Municipales, Sainte-Anne de Nantes, Histoire Paroissiale, Athanase Ollivier.

1. Guimar Ann, Nantes 1793 p. 648.
2. Le Breton, Journal du 12 octobre 1837.
3. Thomas Corneille, Dict. Univ. Paris 1708.
4. De la Martinerie, 1741.

LES CITÉS DE L'HERMITAGE



L'ingénieur Allard écrivait le 22 mai 1849 au Maire de Nantes, Evariste Colombel : « L'établissement des cités ouvrières constitue l'une des améliorations les plus désirables et en même temps les plus faciles à réaliser pour le sort des classes laborieuses. M. Blanqui, dans un récent rapport à l'Académie, a constaté d'une manière saisissante l'état affreux des logements qu'occupent les ouvriers des villes industrielles et l'unique remède à de pareils maux est de remplacer les caves et les galetas, actuellement habités, par des logements sains et aérés quoi que économiques [...] Il appartient aux villes industrielles et philanthropiques, comme Nantes, d'imiter un pareil exemple ».

A cette époque, la butte Ste-Anne est un faubourg de Nantes. Elle est habitée par une population bretonne dense, vivant dans un réseau serré de ruelles et de cours qui en fait l'un des quartiers les plus insalubres de la ville.

Le D^r Ange Guépin s'employait à montrer la liaison entre insalubrité et mortalité. Aussi le Maire, Alfred Riom, à la fin du siècle, décide d'élargir les rues, d'en ouvrir de nouvelles, cassant les maisons insalubres entassées, et construit les premiers bains et lavoirs publics.

En 1904, la Caisse d'Épargne et de Prévoyance de Nantes réalise 2 maisons collectives à plusieurs étages, conçues par l'architecte Lenoir et regroupant 46 logements.

Une autre opération immobilière du même type est réalisée par la Société Nantaise Anonyme des Habitations Salubres et à Bon Marché fondée en 1905. L'Office Public d'Habitations à Bon Marché de Nantes est créé par Décret du 7 septembre 1913. Un premier projet est établi en 1931. Il consiste à détruire les maisons vétustes et insalubres comprises dans un quadrilatère formé par la rue de l'Hermitage, la rue Duplexe, la rue et la ruelle du Roi Baco, pour y édifier des groupes d'habitations à bon marché ordinaires et d'autres à logements améliorés. Dans la séance du Conseil Municipal du 21 juin 1932, le Maire Léopold Cassegrain expose : « Nous avons l'ambition de faire de ce quartier un des plus pittoresques de la ville. Le glacis du coteau situé à l'ouest de l'escalier de Ste-Anne doit constituer jusqu'à l'avenue de Lusancy une promenade d'un vif intérêt touristique [...]. En ce qui concerne la partie située à l'est de l'escalier, nous désirons y créer un quartier neuf dont l'aspect s'harmonise avec le site et l'aménager suivant un plan d'ensemble



Les Cités de l'Hermitage

[...] Les bâtiments que l'Office se propose d'édifier se composent de 6 immeubles collectifs sensiblement perpendiculaires à la rue de l'Hermitage et se divisant en 2 groupes égaux, de part et d'autre de la rue Duplex [...]. Ce projet apparaît comme une utilisation très rationnelle d'un des emplacements les plus intéressants de notre ville, entre son centre urbain et sa zone industrielle en même temps qu'elle assure à l'Office d'Habitation à Bon Marché sa pleine valeur d'avenir».

La construction d'une tranche de 100 logements ordinaires débute en 1936. Ils sont occupés en 1938 ; puis en 1939 une seconde tranche de 112 logements améliorés est mise en chantier, qui est bombardée pendant la guerre en 1943. Lors de la reconstruction, il

sera achevé à l'identique et aménagé en 1953.

En 1988, les locataires, dont 60 % sont des retraités, se plaignent du mauvais état de leur logement et obtiennent la mise en œuvre d'une restauration.

Ces immeubles construits à flanc de coteau constituent les Cités de l'Hermitage. Baignés de soleil, avec une vue exceptionnelle sur la ville et le fleuve, ils s'accrochent aux rochers, s'intégrant parfaitement dans le paysage et donnent une nouvelle identité à ce quartier Ste-Anne.

Claude KAHN

SOURCES : Archives Municipales

JULIENNE DAVID, FEMME CORSAIRE

A toutes les époques des femmes revêtues d'habits masculins courent les aventures guerrières méritant ainsi une place d'honneur dans la mémoire des hommes. Certaines combattent sur terre, d'autres, les moins nombreuses, s'enrôlent dans la marine.

Quel mobile poussait ces femmes à affronter de tels dangers ? Désir de suivre un être cher, goût du risque, idéal patriotique ? Elles furent ardentes dans les combats, en particulier les femmes-marins. Le dur métier de la mer et les risques au temps de la marine à voile étaient grands. Les règlements interdisant leur présence à bord des navires de guerre expliquent en partie le déguisement masculin qu'elles s'imposaient pour se faire enrôler.

Parmi les femmes-corsaires qui se sont le plus distinguées à notre connaissance, trois noms dominent : Louise Antonini, Louise-Marguerite de Bréville, Julienne David.

De cette dernière qui naquit à Saint-Mars-du-Désert en 1773, et mourut à l'Hôtel-Dieu de Nantes le 26 janvier 1843, à l'âge de soixante dix ans, les Nantais se devaient de perpétuer son souvenir.

Voici donc le récit de cette vie aventureuse entrecoupée de périodes de grande humilité.

Les parents de Julienne, Pierre David et Anne Bidet, étaient des gens de condition modeste. Poussés par la nécessité, ils employèrent leur fille encore très jeune à de multiples travaux, ce qui ne lui permit guère de s'instruire : c'est à peine si elle apprit à lire.

Les durs labeurs de sa jeunesse préjudiciables à sa formation intellectuelle influèrent sur son développement physique et moral. A vingt ans, elle était très belle, d'une force peu commune et sa forte stature explique en quelque sorte son goût particulier pour la vie aventureuse.

La Révolution en marqua le début, lui fournissant l'occasion de joindre un idéal patriotique à son impérieux désir d'évasion.

Vêtue en homme, elle se mit au service des royalistes, accomplit pour eux maintes commissions et risqua sa vie en portant de la poudre aux combattants.

Attaquée un jour par un groupe de soldats républicains, mais ne perdant nullement son sang-froid, elle en terrassa cinq et fit même quelques prisonniers !

Cependant, comme il arrive souvent, la chance des armes changea de camp. Julienne David fut arrêtée à son tour, incarcérée à l'Hôtel Rosmadec de Nantes, toujours sous ses habits masculins et condamnée à la déportation. Mais, ses amis royalistes veillaient et ne l'abandonnèrent point ; ils réussirent à la faire évader.

Pendant les neuf années qui suivirent, notre héroïne assagia, du moins en apparence, travailla sur les routes en compagnie de son père et de son frère puis se gagea dans une ferme où elle vaqua aux soins des bestiaux ; mais cette vie calme ne pouvait convenir longtemps à sa nature impétueuse.

Reprise par la nostalgie de l'aventure, elle s'habilla de nouveau en garçon et s'enrôla dans la marine marchande comme « novice » à bord du corsaire « La Jeune-Agathe », équipé par la maison Dessaulx et Poulet.

Vivant l'existence dangereuse de ses compagnons, elle se comporta bravement comme eux, se battit, toucha ses parts de prises, mais son sexe ayant été découvert, elle fut débarquée à l'amiable comme l'établit le rôle d'armement de « La Jeune-Agathe ».

« Jacques David, de Saint-Mars, près de Nantes, 19 ans. Passé le 22 Thermidor sur la prise "La Main-de-Dieu". Débarqué à Nantes, de gré à gré, le 6 Pluviôse, an VI (25 janvier 1798) ; son nom est Julienne David, fille ».

On remarquera que si l'intéressée ne reniait plus son état civil, elle n'en conservait pas moins le rajeunissement de six années qu'elle s'était octroyé en s'engageant.

Le novice Jacques David avait goûté du rude métier de marin, cependant, travaux pénibles, veilles, insomnies, tempêtes et batailles ne le découragèrent point : après la rupture du traité d'Amiens, Julienne David résolut de reprendre la mer. Trop connue à Nantes, elle se rendit à Paimbœuf où, sous un nom supposé, elle se fit admettre sur un corsaire en partance.

Elle fut moins heureuse que dans son précédent embarquement : après un violent combat, le navire fut capturé par les anglais et l'équipage incarcéré sur un ponton.

Ici se montre la puissance de son caractère et de sa volonté. Il lui suffisait de dévoiler le secret de son sexe pour recouvrer la liberté, mais elle préféra subir les pires tortures qu'éprouvaient les compagnons avec qui elle avait navigué. Les abandonner, aux jours de douleur et d'épreuves, aurait été à ses yeux une désertion. Vaincue un moment par les misères de toutes sortes, les intolérables privations qu'elle endura, Julienne David résolut d'en finir avec la vie : elle absorba une forte dose de poison, mais sa résistance l'empêcha de succomber. Elle supporta de cruelles souffrances, puis retrouvant de ce fait les sentiments religieux de son enfance, elle laissa échapper ces paroles : « Dieu ne veut pas que je meure ainsi, je ne me tuerai jamais ».

Transférée, plus tard, à terre, elle devint infirmier à l'hôpital de la prison et goûta ainsi quelques adoucissements à son malheureux sort. Dans cet emploi, elle rendit d'utiles services et bien des malades sans doute, parmi les Français, apprécièrent les soins empreints et les encouragements qu'elle leur prodiguait.

Sa captivité dura depuis huit ans, lorsqu'un nouvel interné originaire de sa commune la reconnut et révéla sa condition. La nouvelle fit grand bruit et l'on décida, en raison de cette circonstance et de sa bonne conduite, de renvoyer Julienne en France avec le premier contingent de prisonniers appelés à être rapatriés.

Elle connaît alors une notoriété qu'elle n'a pas cherchée. On ne parle plus que de cet étrange marin. Julienne David est reçue dans les familles et partout fêtée, elle est l'objet de propositions de mariage ; mais plutôt que d'accepter de s'établir en Angleterre où elle aurait pu vivre dans l'aisance, elle préfère rentrer en France.

Elle débarque au Havre, arrive à Nantes et trouve bientôt un emploi de « bonne » chez un commerçant. Elle y reste deux ans n'accomplissant guère d'ailleurs que des travaux d'homme. Une communauté religieuse la recueille enfin. Mais elle a repris ses vêtements d'homme : elle est le frère Arsène.

Quinze ans s'écoulaient ainsi puis Julienne David change d'existence. Elle devient tour à tour jardiner, roulier chez le loueur de fiacres Dardare. Là, elle sert comme garçon d'écurie et est connue de tous les Nantais sous le nom de Jacquot.

Toujours sous ses habits masculins, blouse bleue, pantalon gris, bonnet de coton légèrement incliné sur l'oreille, on la voit chaque jour atteler ses chevaux et les mener à l'abreuvoir. Sa haute taille annonçait toujours une constitution vigoureuse, mais le poids des ans se faisait peu à peu sentir. Affaiblie, amaigrie, puis courbée, elle conserva toujours un regard vif témoignant de l'énergie de son caractère. Elle était économe, probe, obligeante, active et laborieuse ; elle avait réalisé de petites économies et son terme était toujours payé d'avance.

Quand elle se présenta pour l'acquitter, à Noël 1842, elle prévint la propriétaire du petit logement qu'elle occupait rue de la Commune que ce serait sans doute le dernier qu'elle paierait car elle sentait décliner ses forces.

Dans la matinée du samedi 28 janvier 1843, un modeste cercueil, recouvert de l'humble drap mortuaire des indigents, sortait de la chapelle de l'hôpital. La main bienveillante de la sœur gardienne avait pieusement déposé dessus une couronne virgineale. Un enfant de chœur, distraît, portait une petite croix de bois noir. Un aumônier, murmurant des dernières prières, précédait le corps. Personne ne suivait.

Tel fut le maigre convoi du pauvre Jacquot.

Le nom de Julienne David fut donné à juste titre à une rue de Nantes, dans le quartier Sainte-Anne, à proximité de la rue de l'Hermitage dominant le port. En effet, cette femme héroïque fut jugée bien digne de prendre rang dans la glorieuse lignée de tous ceux qui servirent la France sur les Océans.

Suzanne PAGEOT



LE MONUMENT A JACQUES CASSARD



C'est à l'occasion du tricentenaire de sa naissance qu'a été érigé, sur la montée de la butte Sainte-Anne, à l'initiative de l'Office du Tourisme présidé par Jean-Claude Bâtard, le monument à Jacques Cassard.

Ce monument, dû à Jean Bruneau, est une œuvre de finesse : une pierre triangulaire frappée d'un médaillon de bronze à l'effigie de Cassard devant un gros voilier. Une pièce d'artillerie de marine, qui jusque là se trouvait au Château de Nantes, a été fixée à la base du socle.

Jacques Cassard est né à Nantes, à la Fosse, le 30 septembre 1679. Un père armateur, un oncle janséniste en soutane rapée, une nichée de frères et de sœurs dans un logis étroit et encombré, et tout près, la rumeur des quais ont accompagné son enfance. A treize ans, on embarque le garnement sur un caboteur de la famille. A dix sept ans, il voit le feu à Carthagène des Indes. Bientôt, il est nommé lieutenant, puis capitaine-corsaire et, en 1708, le voilier célèbre. En effet, Cassard s'est emparé du *Malbrey* de Liverpool, gros anglais enlevé en plein port de Cork sous les canons de la place. Il est alors reçu à Versailles. «Monsieur, lui dit Louis XIV, vous faites beaucoup parler de vous. J'ai besoin dans la Marine d'un officier tel que vous». Le corsaire, ébloui, reçoit deux mille livres de gratification et un brevet de lieutenant de frégate.

Un peu plus tard, Marseille bloquée par les Anglais, supplie le Nantais de venir à son secours en escortant un convoi. La flotte anglaise, forte de quinze vaisseaux, attaque ce convoi. Et la *Gazette de France* de 1709 donne un aperçu du combat : «Les Anglais tenté-

rent plusieurs fois d'aborder le vaisseau de Cassard, mais celui-ci les repoussa l'un après l'autre et on continua de canonner jusqu'à minuit, en quel temps Cassard en démata un. Celui-là fut remplacé un quart d'heure après par un autre de plus de soixante dix canons qui se rangea, vergue à vergue, à dessein de l'aborder. Mais il l'évita, faisant si grand feu de canons et de mousqueterie qu'il le mit en désordre et le réduisit à se contenter de canonner les autres. A deux heures du matin, un des vaisseaux fut dématé, et peu après, les autres fort maltraités cessèrent leur poursuite. Enfin, après un combat de onze heures, l'escadre cessa sa poursuite et à deux heures après midi on les perdit de vue».

Ainsi, pendant que Cassard combattait, le convoi a pu s'enfuir vers Marseille. Le Nantais y entre à son tour avec son épave. Mais les Marseillais refusent de payer les sommes qu'il a avancées pour servir d'escorteur à leur convoi. «Ce convoi, disent-ils, est arrivé tout seul... Si Cassard a voulu se payer le luxe d'un combat naval en pleine mer, cela ne regarde que lui».

En 1712, Cassard reçoit l'ordre d'attaquer les Établissements portugais. Il ravage le Cap Vert, lève une contribution de 800.000 florins sur la Guyanne hollandaise, réussit deux coups de main sur Saint-Eustache et Curaçao. Grièvement blessé, il rétablit sa santé en Martinique. A son retour en France, il apprend qu'il a été nommé capitaine de vaisseau et chevalier de Saint-Louis.

Son mauvais caractère était connu et la diplomatie n'était pas son fait. La paix l'ayant condamné à l'inactivité, il réclame avec véhémence et poursuit devant le Parlement d'Aix les négociants de Marseille qui lui devaient de fortes sommes. Sa dernière tentative pour obtenir justice couronne son infortune. Il s'indigne devant le cardinal de Fleury alors à la tête des affaires. Il l'insulte, le bouscule. Le plaideur bûté est devenu un exalté, un fou capable de frapper le premier Ministre dans son propre bureau. Son arrestation est aussitôt décidée. On l'enferme à Notre-Dame-des-Vertus. Suivant l'expression du temps : «Il est tombé en démeance», puis il est dirigé vers le fort de Ham et un jour de 1740 la mort le délivre. Il git sous une dalle de l'église Saint-Martin de Ham.

Ce monument à Jacques Cassard est inauguré le samedi 13 octobre 1979 par Alain Chenard, Député-Maire de Nantes, en présence du Général de Gonneville, commandant la 33^{ème} Division Militaire, de l'administrateur général Lepvrier, directeur des Offices Maritimes de Bretagne-Vendée, du médecin-général Carré et du capitaine de vaisseau Roche, commandant le *Casablanca*, escorteur de la Marine Nationale qui stationne au quai de l'Aiguillon, juste au-dessous du monument.

Ce mémorial orne une terre-plein, aménagé avec une table d'orientation offerte par l'Office du Tourisme en 1958, d'où l'on a une vue panoramique sur Nantes : le dôme de l'église Notre-Dame-de-Bon-Port, le clocher de la basilique Saint-Nicolas, la cathédrale Saint-Pierre et le beffroi de Sainte-Croix, ainsi qu'une vue tant sur les hôtels du XVIII^{ème} siècle du quai de la Fosse que sur les hauts immeubles d'habitation de l'île Beaulieu, la triste friche du port déserté et le charmant village de Trentemoult.

Claude KAHN



LE BELEM (FRANCE)



C'est le 23 décembre 1895, qu'à la suite d'un contrat signé entre Monsieur Fernand CROUAN de la Société Denis CROUAN, armateur à Nantes, et mon grand-père, Monsieur Adolphe DUBIGEON, constructeur de navires, est né le Belem.

C'est une longue histoire d'amour entre Nantes et le Belem que nous allons essayer de retracer, puisque dans six ans, ce magnifique voilier sera centenaire.

Pourquoi ce nom de «Belem» ?

Utilisé pour transporter des fèves de cacao de Belem au Brésil sur le bord du fleuve de Rio de Para, jusqu'à Nantes, il prit le nom de cette ville où l'un des fils CROUAN, Prudent, avait créé un comptoir en 1817.

Description

Le «Belem» commandé par l'armement CROUAN, aux chantiers DUBIGEON, est un trois-mâts barque. Il n'a pas de moteur et ne se déplace qu'à l'aide du vent.

Son port d'attache est Nantes.

Sa coque est en acier.

Sa longueur hors-tout de 58 m.

Son tirant d'eau de 3 m 50.

Sa voilure de 1.200 m².

La figure de proue porte un médaillon, peint aux armes du Brésil «ORDEM E PROGRESSO» entouré de volutes se terminant sur la guibre de chaque côté du navire, le tout en bois sculpté, doré à la feuille d'or.

Les chantiers Dubigeon

Les chantiers DUBIGEON avaient été créés par Julien DUBIGEON, maître charpentier, vers 1745.

Le premier chantier, situé à l'embouchure de la Chézine, était à l'emplacement de l'ancien chantier «Crasus» ayant servi aux Romains pour réparer leurs galères.

Dirigé successivement par Jean-Julien, Auguste, Théodore et Adolphe DUBIGEON et ses fils, ce chantier, lors de la construction du Belem, était situé au Cordon Bleu, à Chantenay.

Commandé le 23 décembre 1895, le Belem est parti pour sa première campagne le 31 juillet 1896. On reste un peu étonné en constatant que six mois seulement séparent le début de la fin de cette entreprise !

L'équipage

L'équipage, sous le commandement du capitaine LEMERLE, était composé de trois officiers et de dix hommes.

Au cours de ses trente trois campagnes de 1896 à 1914, le Belem fut commandé successivement par les capitaines RIOUAL, DOLU, LESAGE, LE DANTEC, DIEHLINGER. A lui seul, le capitaine CHAUVELON effectua 24 périodes presque tous en direction du Brésil et des Antilles.

La nourriture à bord est simple : lard, morue, hari-

cots, endaubage, biscuits de mer. L'eau douce est rare : dix litres par homme et par semaine pour le linge et le lavage corporel.

Le frêt

Au cours de ses dix huit années de campagnes, le Belem a transporté :

- du charbon de Cardiff à Buenos Aires,
 - des mulets et des chèvres de Buenos Aires au Para,
 - des fèves de cacao pour le chocolatier MENIER de Paris,
 - des boucarts de sucre
 - des fûts de rhum
- } des Antilles à Nantes

Sous le pavillon DEMANGE, à partir de 1885, une ligne régulière s'établit entre Nantes, Saint-Nazaire et la Guyane. Les chargements étaient très variés, car il fallait apporter tout ce dont les colons et les maisons de détention avaient besoin. Cela allait du chapeau de dame à la maison préfabriquée, aux camions, aux balles de foin.

Les campagnes

En fonction du temps, des ports touchés, du fret transporté et des accidents de parcours, les campagnes ont duré de 87 à 240 jours.

Ces campagnes n'étaient pas toujours de tout repos. C'est ainsi qu'au cours d'une forte tempête entre Montevideo et Para, la cargaison de mulets, terriblement secoués dans les coups de roulis, a terriblement souffert et que de nombreuses bêtes piétinées furent jetées à la mer.

Une autre fois, lors d'un transport de mules, le feu se déclara dans les cales et se propagea à une telle vitesse qu'il fut impossible de sauver une seule bête.

Lors de la douzième campagne du Belem en mai 1902, le navire arrivait à la Martinique devant Saint-Pierre où il accostait habituellement.

Beaucoup de yachts étaient amarrés dans la baie en vue d'évacuer les habitants de Saint-Pierre, menacés par la montagne Pelée qui laissait échapper flammèches et cendres. Le capitaine CHAUVELON fut détourné sur la côte nord-est de la Martinique, au Havre Robert.

Le dimanche 8 mai, le capitaine CHAUVELON se disposait à rejoindre Saint-Pierre à cheval : il n'en eut pas le temps. Une pluie de cendres de scories et de cailloux, transportée par un nuage incandescent, couvrit le pont du Belem.

Une saute de vent détourna ce nuage alors qu'une pluie diluvienne transformait les poussières volcaniques en une boue dure et consistante. Il fallut nettoyer le navire.

Les historiens rapportent que la ville de Saint-Pierre fut rasée en quatre minutes. Dans la rade, tous les navires avaient sombré à la suite d'un véritable raz de marée occasionné par le soulèvement de l'éruption.

La montagne Pelée avait explosé littéralement. Quarante mille personnes avaient péri. Deux survi-

vants échappèrent à cette catastrophe. Le Belem l'avait échappé belle !

Le Belem au Port de Nantes

A cette époque, le port de Nantes était très fréquenté par des voiliers français mais aussi italiens, scandinaves et anglais.

Le Belem accostait le plus souvent au quai de l'Aiguillon. Il y débarquait les tonneaux de sucre, appelés boucauts (poids 700 à 750 kg). Un boucaut subissait parfois une avarie et laissait s'échapper la cassonade ; de pauvres diables, toujours à l'affût de bonnes occasions, se précipitaient pour recueillir le sucre.

Quand il s'agissait de fûts de rhum, une foule d'amateurs guettait la défaillance d'une douve, quitte même à la provoquer.

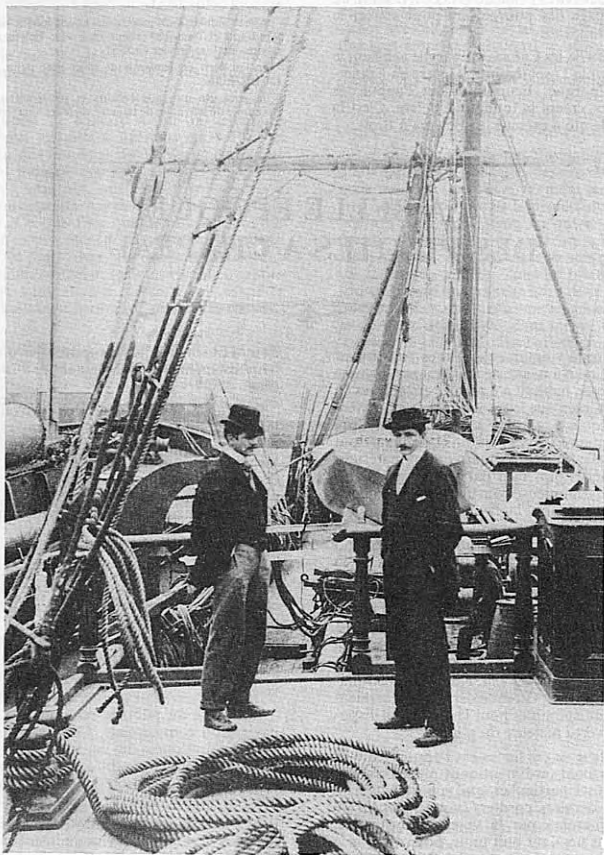
Le long des quais, des petites grues ayant chacune l'aspect d'une cabine cubique noire, montée sur quatre roues, servaient au chargement et au déchargement des navires. Elles étaient mues par une chaudière à vapeur dont les pétarades, les mugissements, créaient l'ambiance de l'époque. Des grues à bras fixes, manœuvrées par des hommes, étaient disposées de place en place.

Odysée du Belem

Le «Belem» débute sa carrière en 1896 avec l'armement Denis CROUAN et ses fils.

En 1907, il est cédé à l'armement DEMANGE.

En 1909, la Société des Armateurs Coloniaux «FLEURIOT et Compagnie» en fait l'acquisition.



Maurice et Roger Dubigeon sur le Belem

En 1914, racheté par le Duc de Westminster, il est transformé en yacht et équipé de moteurs auxiliaires.

La pose d'une balustrade en teck autour de la dunette modifie son aspect original.

Il sillonna les eaux européennes jusqu'en 1922 où il est racheté par Lord GUINNESS qui le rebaptise «Fantôme II».

Il continue à servir de bateau de plaisance.

En 1951, il devient la propriété de la Fondazione CINI à Venise, sous le nom de «Giorgiocini», et gréé en trois-mâts golette, il est navire-école italien pour les enfants de marins péris en mer.

En 1972, confié à un chantier naval de Venise, il retrouve son grément d'origine : trois-mâts barque. Les travaux engagés s'avèrent trop importants et le Belem est mis en vente sur le marché international.

L'Association pour la Sauvegarde et la Conservation des Anciens Navires Français (A.S.C.A.N.F.), en juillet 1977, engage des pourparlers pour sauver le dernier voilier français.

Le 27 janvier 1979, les Caisses d'Épargne achètent le Belem à Venise et le 17 septembre, il rentre en France. Les Caisses d'Épargne «Écureuil», avec l'appui des pouvoirs publics, créent la fondation Belem. C'est la marine nationale qui a ramené le «Belem» à Brest.

Après la remise en état de sa coque, il revient à Paris en 1981, où il fait escale au pied de la Tour Eiffel jusqu'en 1984.

Depuis 1985, le «Belem» offre des stages à ceux qui souhaitent se familiariser, en haute mer, avec la navigation à voile traditionnelle.

Le «Belem» a participé à un double anniversaire : le 210^{ème} anniversaire des États-Unis et le 100^{ème} de la statue de la Liberté à New-York le 4 juillet 1986.

Depuis, à Douarnenez puis à Rouen, il a participé aux rencontres des vieux voiliers.

Il a fait escale dans de nombreux ports français, mais il revient régulièrement à Nantes, son port d'attache.

D. MONY DUBIGEON

P.S. : J'ai rédigé cet article à la demande de nos amis, Monsieur et Madame CHOUTEAU.

Avec l'aide de mon mari, nous avons pioché dans les documents familiaux et dans l'excellent livre «Le Belem ou le destin d'un navire» de Luc-Olivier GOSSE.

Je l'ai écrit en souvenir de mon cher papa, Monsieur Roger DUBIGEON.

Je souhaite que nos enfants et petits-enfants sachent suivre l'exemple de travail et de ténacité de leurs ancêtres dont ils sont très fiers.

LA BELLE ÉPOQUE DES PILOTES A CHAPEAU...

A la libération, la vingtaine de pilotes constituant l'effectif du port de Nantes et de ses annexes, comme on disait à l'époque, habitait à quelques encablures de la place Mellinet, bien que leurs activités sur la rivière s'exerçassent jusqu'à la rade de Saint-Nazaire, en deçà de la ligne imaginaire Brivet-Mindin. Une ligne dont on peut dire qu'elle fut approximativement matérialisée quelques années plus tard par le pont de Saint-Nazaire, dont l'harmonieuse courbure trouve son origine dans la nécessité, pour la navigation, de couper le chenal aussi perpendiculairement que possible. Cet usage, recommandé aux impétrants, était ressenti comme une quasi-obligation qui se justifiait tant par la difficulté matérielle d'obtenir une ligne téléphonique à son domicile que par la proximité du bureau de pilotage et l'accès direct aux transports publics vers Saint-Nazaire. L'immersion de ce quartier dans le monde maritime facilitait également bien des contacts. Au grand dam des Anciens, certains esprits indépendants, profitant de la crise du logement, élurent alors domicile à Doulon et à Pirmil. On souhaitait qu'ils seraient injoignables et indisponibles pour le service, la disponibilité étant la vertu majeure du pilote.

En 1960, l'auteur de ces lignes eut l'opportunité de louer un appartement surdimensionné place Daubenton, dans un hôtel particulier qui appartenait à la veuve d'un des derniers cordiers nantais. Après de nombreuses démarches par la voie administrative, demeurées vaines pendant huit mois, pour obtenir le téléphone, il dut son salut à la sagacité d'un technicien de la Chambre de Commerce qui s'aperçut qu'il existait sur le pignon de l'immeuble une ligne sans emploi

dont il fit son affaire. La «piraterie» d'un moment fut heureusement très vite régularisée à la satisfaction de tous.

Le grand hangar sur l'arrière, où avait été commis et lové un nombre incalculable de brasses et de pièces de filin, avait changé de vocation. Il abritait désormais un transporteur qui roulait, sur les pavés de la cour, les dernières barriques et demi-muids en provenance d'Algérie, via le quai de la Fosse situé à proximité. On y trouvait encore, badigeonné sur le mur, un slogan publicitaire (que je rapporte pour ce qu'il vaut) : «Pendez-vous à la corde Eon».

En face, rue Cuvier, survivait le dernier pouilleux nantais. Immergé dans un monde de pilotes maritimes chargé d'histoire et de traditions, il y avait beaucoup à observer et à apprendre, d'autant qu'il était bien souvent réputé, mais à tort, inaccessible à un individu qui n'avait pas vu le jour en son sein ou qui, comme on le disait alors sur les passerelles, n'était pas fils d'archevêque...

L'histoire du pilotage remonte aux origines de la navigation commerciale. Cette activité était exercée par des «pratiqués» des lieux vivants de la pêche. Cette filiation naturelle s'explique quand on analyse que l'une et l'autre des professions font appel aux mêmes réflexes d'observation et de positionnement.

Les techniques évoluant, ces qualités élémentaires toujours nécessaires devinrent insuffisantes à la fin du 19^{ème} siècle avec la généralisation de la navigation à propulsion mécanique, nécessitant une régularité impérative dont l'exemple avait été donné par le che-

min de fer qui lui servait désormais de relais. On passait du pratique au scientifique.

Si les premiers usages du pilotage en France s'inscrivent dans les règles d'Oléron, il fallut attendre 1551 pour lire sous la plume d'Henri II : « *Le patron de navire pour écartier tout danger menaçant la vie des hommes et de la cargaison sera tenu, en tous lieux où la nécessité et l'usage le commandent, de prendre un pilote. S'il ne le fait pas, il sera puni...* ». Cette justification de la fonction est toujours la même de nos jours. Le souci de qualification des pilotes n'apparaît qu'en 1681 avec Colbert « *eu égard à l'intérêt qu'a l'état d'avoir des pilotes lamenteux bien versés dans leur art et attentifs à assurer la navigation* ».

Cet intérêt était aussi celui du commerce nantais qui retrouvait un regain d'activité, après avoir connu un essoufflement depuis le Moyen-Âge, le nombre de navires de haute mer passant de la cinquantaine à environ deux cent trente à la veille de la Révolution. Dans le même temps, la profondeur du chenal navigable ne cessait de se dégrader. La polémique sur le sujet était entretenue par les écrits de l'abbé d'Expilly. Le mouillage sur la rade des Quatre amarras à Paimboeuf, pour allègement devenant de plus en plus fréquent.

Dans une thèse soutenue en 1976 devant l'université de Nantes, Hubert Le Bastard a fait un inventaire exhaustif de tous les pilotes ligériens entre 1681 et 1806. Ceux dits de l'intérieur étant environ cinquante en exercice. Il indique que tous, à trois ou quatre exceptions près, sont nés, ont vécu et sont morts à Indre, et que plusieurs d'entre eux appartenaient à une même famille. Ce que l'on qualifierait aujourd'hui avec un certain mépris de népotisme était alors considéré avec intérêt par l'Amirauté qui interdisait à ses officiers de commissioner des pilotes vivant en dehors de leur ressort administratif. L'esprit corporatif et familial garantissait une formation sérieuse et une censure efficace.

De façon anecdotique, l'auteur, sans donner d'explication, constate que cinq pilotes furent également employés à l'Hôtel des Monnaies à Nantes. Cette extraction familiale indraïse ne pouvait que se perpétuer sous le régime du décret impérial du 12 décembre 1806 qui donnait à la fonction les apparences d'une charge vénales, en instituant l'adjonction. Par ce procédé, le pilote invalide ou vieillissant s'adjoignait un jeune qui travaillait pour lui, en lui versant un tiers de ses émoluments, alors calculés en fonction du tirant d'eau des navires pilotes.

Cette nouvelle réglementation, qui voyait le jour en même temps que l'apparition de la navigation à vapeur et la Chambre de Commerce, ne pouvait survivre aux développements des sciences et des techniques, à la généralisation de l'instruction publique et la création des brevets de la marine marchande, ou encore à la loi du 21 mars 1884 sur les syndicats qui permit aux collectivités de pilotes d'obtenir la personnalité morale, en même temps que les clipper étaient inexorablement éliminés par les vapeurs dénommés Tournbroches.

On tenta alors de suppléer aux carences d'organisation et d'instruction des pilotes en confiant leur direction à des chefs du pilotage et des pilotes majors, officiers de vaisseaux. Mais ces « horsains » ne furent guère admis, tel M. Huau qui transporta le poste de pilotage et le dortoir des pilotes, du 65 quai de la Fosse au bas de la rue Jean-Jacques Rousseau, tout près de la « Maison carrée », siège de la Chambre de Commerce, sans s'apercevoir qu'il augmentait le parcours qui se faisait à pied jusqu'à Basse-Indre, avec sa « oie » (sac

fourtout) sur le dos, le pilote qui avait terminé son tour pour rejoindre sa famille se plaint de l'agressivité de ses pilotes « *depuis qu'ils gagnent un peu d'argent* »...

Enfin, vint le capitaine nantais RIO, devenu Ministre de la Marine Marchande, qui, avec l'aide du sénateur havrais Brindeau, fit voter la loi de 1928 modifiant le cadre juridique de la profession.

Cette loi vilipendée à Basse-Indre introduisait la nécessité d'être titulaire d'un brevet de marine marchande pour accéder par concours à la fonction de pilote. Faute de moyens ou de clairvoyance, les familles indraïses, à l'exception des Mocquart et des Brunais, surent préparer leur descendance aux nouvelles exigences. Le règlement qui en découle imposa le 31 janvier 1932 que les nouvelles recrues habitent Nantes et non plus au bord de la rivière entre Nantes et Paimboeuf.

Ce sont les nouveaux promus d'une extraction différente qu'on appela les pilotes à chapeau, non à cause de celui du capitaine, mais du couvre-chef qu'ils portaient avec élégance sur les passerelles au même titre que leur montre et chaîne de gousset ornée de l'ancre marine en argent. Il m'a même été donné de voir l'un d'entre eux piétiner son malheureux « bibi » sur une passerelle alors que la manœuvre ne se déroulait pas comme il le souhaitait pour des causes extérieures. Le chapeau était devenu un objet de dévouement.

Les Indraïses, marcheurs infatigables, arpentaient les quais à l'affût de nouvelles des arrivées et des départs, mais aussi de tout renseignement technique pouvant être utile à l'exercice de la profession qu'ils transmettaient à tous. Ils étaient, en outre, détenteurs de la tradition orale depuis plusieurs générations, mais aussi d'un rite sacré : le tirage au sort pour l'inscription sur la liste de service. Tous les pilotes ayant terminé leur tour dans une tranche horaire donnée, ce qui était fréquent dans un port à marée, plongeaient la main, par ordre d'ancienneté, dans un sac d'où ils sortaient un ordre de loto qui, dans l'ordre croissant des numéros, déterminait l'ordre d'inscription. Cette opération s'effectuait sans tricherie pour des raisons de superstition commune à tous les marins. Suivant leur origine et leur formation, le comportement des pilotes était différent dans leurs relations avec les capitaines de remorqueurs.

Les Indraïses doués d'un sens inné de la manœuvre mettaient un point d'honneur et parfois de témérité à s'en passer, ne considérant son utilité que comme un moyen de transport pour aller ou venir d'un navire « *servi* » au quai de la Fosse, point obligé de début et de fin de mission. Les pilotes à chapeau y retournaient à bord d'anciens amis de navigation au large. Les échanges se faisaient parfois en breton, langue qu'on n'entendait point à Basse-Indre. La manœuvre de départ se passait toujours bien, les parties ayant eu préalablement le temps de se concentrer autour d'une « fillette ». La qualité de la manœuvre d'arrivée, plus difficile faute de moyens de communication autre qu'un sifflet, s'appréciait par l'observateur au retour des protagonistes. Le remorqueur ramenait le pilote, tout s'était bien passé ; le pilote arrivait à pied, un quart d'heure après, il y avait eu un incident. Dans ce cas, le pilote ne jugeait pas le capitaine du remorqueur digne de le transporter, le rendant responsable de ses mésaventures. Les deux origines de pilotes, en rivalité professionnelle amicale, n'aimaient guère les rapports d'avaries qu'il fallait leur arracher. Toute relation d'un incident ne pouvait être que l'aveu d'une blessure d'amour-propre et une crainte de procès en carence professionnelle. 1966 a vu la naissance du port autonome et l'apparition de super-tankers, l'abolition de la

frontière Brivet-Mindin. Les pilotes nazais vont respirer l'air du large sans chapeau, les nantais celui de Nantes en blouson de mer insubmersible. Comme au bon vieux temps, tous habitent au bord de la rivière, à leur convenance, bien aidés par des moyens de communication modernes. Leur siège social a réintégré les Salorges, cœur du monde maritime. Tout est en ordre avec l'époque.

Habitants du quartier Mellinet-Salorges, si votre

sommeil est perturbé par des bruits insolites, soyez certains que ce n'est pas Raoul Brunais, le dernier pilote indrais en retraite, bd Langevin, qui, dans un cauchemar, cherche le sac du loto, mais le crissement des pneus de voitures des pilotes pressés dont le règlement ne prévoit plus qu'ils auront un complément de salaire quand ils mettront plus de six jours pour aller de Nantes à Paimbœuf, à bord d'un navire piloté !

Armand OGER

L'ESCORTEUR D'ESCADRE - MUSÉE FLOTTANT «MAILLÉ - BREZÉ»



Un port sans navire est comme un corps sans âme. Cette phrase maintes fois reprise est l'image de ce bras de Loire où jadis se pressaient, serrés bord à bord au début du siècle les grands voiliers et plus tard les vapeurs venus de tous les coins du monde. Le déplacement du centre portuaire fit que les quais de la Fosse, de l'Aiguillon et Ernest Renaud se vidèrent peu à peu et le coup de grâce leur fut asséné avec la fermeture des Chantiers Navals.

En 1984 se créa à Nantes «NANTES MARINE TRADITION» ayant pour but la restauration et le maintien de la tradition navale dans le port de Nantes. Après bien des péripéties son premier projet a vu enfin le jour le 8 juin 1988 avec l'arrivée d'un escorteur d'escadre désarmé de la Marine Nationale et sa transformation en musée naval flottant, premier élément tendant à refaire de ce quai de la Fosse un centre d'animation touristique et culturel.

S'inspirant des modèles de Mystic Sea Port de BOSTON ou du Musée Naval de LIVERPOOL, NANTES MARINE TRADITION souhaite rassembler plusieurs navires à flot se rattachant au patrimoine maritime nantais. Elle aimerait retrouver un grand voilier évoquant les caps-horniers, un cargo rappelant l'importance des campagnes fruitières avec les Antilles, la Réunion et l'Afrique ou également un petit paquebot comme en ont construit nos Chantiers Navals.

Reste aussi à animer ces quais déserts en utilisant tout ce qui peut rappeler leur passé comme ces hangars de briques vêtustes certes mais qui rénovés pourraient être les premiers éléments du décor d'une zone piétonnière et de verdure allant de Ste-Anne à la Maison de la Mer. Là encore, le passé maritime nantais ressurgirait en utilisant arbres et plantations exotiques maintenant bien acclimatés dans notre région et qu'aux 18^{ème} et 19^{ème} siècles l'Amiral botaniste LAGALISSONNIÈRE et nos marins ramènèrent de leurs campagnes scientifiques de découvertes.

Ainsi rendus plus agréables ces quais aujourd'hui oubliés et vides pourraient revivre et les Nantais flâner sur leurs berges lors de fêtes nautiques, de départs de courses de voiliers ou simplement servir de but de promenade et comme jadis Jules Verne «sans naviguer, voyager en rêves».

Mais revenons à ce premier élément de cette réhabilitation de notre Loire : le Musée Naval flottant. Devenu maintenant le premier navire de guerre de surface conservé en France, le «MAILLE BREZÉ» vous fait revivre la vie quotidienne d'un équipage, son

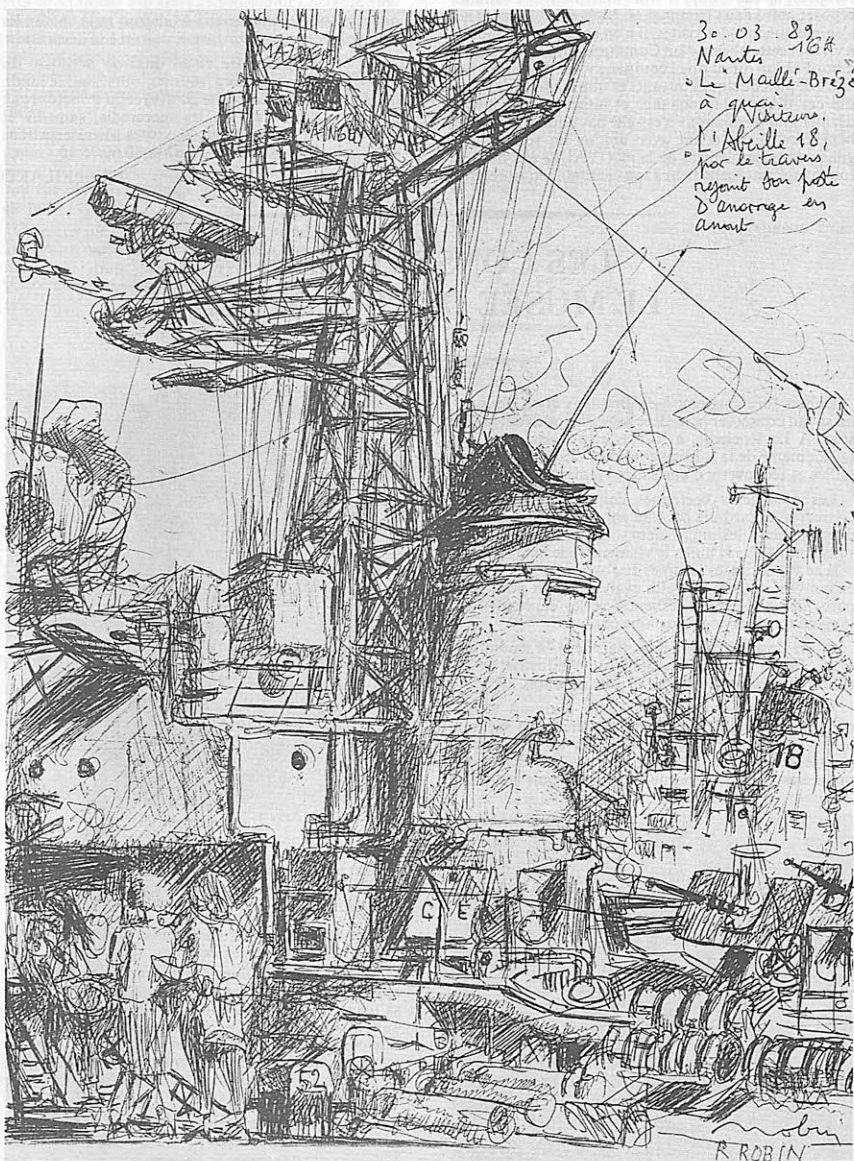
travail, les missions incombant à ce type de bâtiment, transition entre les anciens contre-torpilleurs, les «lévriers des mers» de 1939-1945 et nos modernes frégates et corvettes, la détection sous marine, la lutte contre les sous-marins la veille avec ses radars repérant avions et navires de surface, sa défense avec son artillerie, ses tubes lance-torpilles, ses télépointeurs, son lance-roquette anti sous-marins, ses missiles MALAFON, son P. C. opérations, sa passerelle de navigation, ses innombrables coursives, ses machines aux cuivres étincelants, la cuisine, la cafétéria, son vague-mestre, son coiffeur, son petit hôpital et aussi son musée rappelant d'abord le personnage, hors du commun, qui a donné son nom au navire : Armand de MAILLE, Marquis de BREZE, neveu du Cardinal de RICHELIEU, né en 1618 au Château de MILLY, près de SAUMUR, ce qui explique pourquoi cette ville était la marraine de cet escorteur d'escadre, général des galères à 20 ans, Grand Amiral de France à 24 ans, vainqueur au cap St-Vincent de la flotte espagnole qui trouva la mort à la bataille d'Orbitelle à l'âge de 27 ans.

Puis les navires ayant porté son nom ; un vaisseau de 46 canons au XVII^{ème} siècle auquel le «Roi Soleil» donna le nom de BREZE, disparu lors d'une tempête en 1665 au large de l'Ile d'AIX ; un contre-torpilleur, qui à la demande des descendants de l'Amiral, portait le nom de MAILLE BREZE, témoin des patrouilles internationales anglo-françaises durant la guerre d'Espagne, navire escorteur des convois en Méditerranée durant la «drôle de guerre», puis participant aux opérations de Norvège avec la 5^{ème} Division de contre-torpilleurs au printemps de 1940, subissant les attaques des Stukas et des J.U. 88 à NAMSOS, détruit accidentellement à GREENOCK le 30 avril 1940, et enfin le troisième, un escorteur d'escadre, septième d'une série de dix huit dont trois seront construits par les Chantiers de Bretagne à Nantes ; les CASSARD, TARTU et GUEPRATTE, admis en service actif le 4 mars 1957, refondu en 1967 afin d'être transformé en bâtiment de lutte anti-sous-marin et affecté à la flotte de l'Atlantique à Brest, désarmé le 31 mars 1988, sauvé de la casse pour devenir le 8 juin 1988 le premier Musée Naval flottant français.

Les caractéristiques de ce Musée sont : 132 m 65 de long, 12 m 70 de large, tirant d'eau 5 m 80, tirant d'air : 28 m 50, déplacement à pleine charge : 3.900 tonnes. Sa propulsion était assurée par quatre chaudières et deux turbines fournissant une puissance de 63.000 chevaux pour une vitesse maximum de 33 nœuds, soit 61 km à l'heure. Durant son activité, il a parcouru sans toutefois n'avoir jamais franchi l'Equateur, 37 fois le tour de la terre en distance.

30.03.89
16h

Nantes
Le Malli-Brézé
à quai
Nantes.
L'Abrille 18,
par le travers
regardant son poste
d'ancre en
avant



R. ROBIN

Maintenant, solitaire, il est amarré à ce quai de la Fosse, il attend l'hiver pour revoir près de lui ce vétéran presque centenaire le trois-mâts BELEM venu se reposer entre deux campagnes. Mais si le bâtiment ne s'anime que lors des visites, il n'en continue pas moins à vivre et cette phrase d'un Commandant venu en visite à bord «L'on dirait que l'équipage vient de quitter les lieux depuis quelques instants et que la vie va reprendre car tout est là, inchangé et intact comme à son dernier jour de mission» n'est-elle pas pour le noyau de bénévoles l'entretenant avec amour un réel témoignage de remerciement de la «ROYALE» qui malgré tout pense paternellement à son «enfant» retraité et qui

le premier a échappé à la destruction.

Notons aussi que sous peu une salle pouvant recevoir près de 150 personnes pour des réunions va être ouverte sous le hangar aux Malafons et là encore les bénévoles pensent à son installation et à sa décoration.

Ce Musée peut être visité quai de la Fosse du 1^{er} avril au 30 septembre, tous les jours, sauf le lundi, de 14 à 18 h (dernière visite guidée) et du 1^{er} octobre au 31 mars, de 14 à 17 h les mercredis, samedis et dimanches. Pour les groupes, visites sur réservations en téléphonant au : 40.69.56.82 et 40.69.75.15.

Albert PILARD

LES CONSERVÉRIES : LE MUSÉE DES SALORGES

Depuis fort longtemps, en Bretagne et en Vendée, on savait conserver la sardine salée «en pile» ou «pres-sée». A La Rochelle, à Nantes et à Port-Louis, on faisait même de la sardine confite, c'est-à-dire frite ou grillée et recouverte d'une sauce vinaigrée.

Les ménagères bretonnes connaissaient l'art de conserver les sardines dans les «houilles», vases de grès dans lesquels elles enfermaient soigneusement les poissons confits dans l'huile, le vinaigre ou le beurre, mais cela ne valait pas les sardines de Joseph Colin. Chacun en convenait ; Joseph Colin avait un secret pour préparer des conserves excellentes et les capitaines au long-cours en savaient quelque chose.

Pierre-Joseph Colin, un Nantais né le 14 septembre 1795, fut le véritable créateur de l'industrie de la conserve alimentaire qui vit le jour à Nantes.

Etabli comme confiseur, Colin était un esprit curieux, il aimait les lettres et fréquentait les savants qui, à Nantes, suivaient assidûment les importants progrès que réalisait la chimie. Joseph Colin établit ses premières «confiseries» rue du Moulin puis rue San-



Joseph Colin,
passionné de chimie, fervent de poésie

teuil et ensuite place du Change. L'usine de la rue des Salorges s'ouvrit vraisemblablement vers 1824. Ce fut la première usine du genre implantée en Bretagne.

De son côté, Nicolas Appert fut l'inventeur du procédé de stérilisation.

Né en 1742 à Châlons-sur-Marne, Nicolas Appert apprit l'art culinaire auprès de son père. Il avait parfait sa formation professionnelle au service de la bouche dans diverses maisons princières. Confiseur — c'est-à-dire conservateur — Appert cherche à perfectionner les méthodes de «confiserie» en cours vers 1809. Il publie la somme de ses résultats et recherches «L'Art de conserver».

Cette découverte devait avoir un retentissement immédiat et considérable.

Issu de la rue des Lombards à Paris où Appert, avec tenacité, avait mené à bien ses expériences, établi dans l'immeuble de Joseph Colin (qui était arrivé à une perfection technique à peine dépassée aujourd'hui) rue des Salorges, véritable bureau de l'art de conserver le



Portrait de Nicolas Appert,
inventeur du procédé de stérilisation

poisson ; cette industrie a pris rang — et le garde — parmi les plus grandes à travers le monde.

Joseph Colin, ayant foi dans son invention à laquelle il avait longuement travaillé, construisit en 1824 une usine dont la façade de style néo-grec donnait sur la rue des Salorges. Il y entreprit non seulement de la conserve de sardines, mais aussi, suivant la même méthode, de la conserve de viande, de légumes et de fruits.

Un peu après 1830, pendant la saison d'été, 300 femmes y étaient employées à raison de 14 heures par jour et l'approvisionnement était de 300.000 boîtes dont 100.000 de sardines. C'était une usine monumentale pour l'époque.

Cent ans plus tard, en 1924, cette usine désaffectée fut acquise par deux émules de Colin, Louis et Maurice Amieux, pour y fonder en 1928 un musée retraçant l'histoire de l'activité nantaise.

Ainsi auquit le musée des Salorges, grâce aux frères Amieux, les célèbres conserveurs, qui l'offrirent à la Ville de Nantes en 1934. Ce musée fut gravement atteint par les bombardements aériens de 1943 et quelque peu pillé à ce moment-là. Ce qui restait de ses locaux fut rasé en 1957.

Les réserves, heureusement mises à l'abri, ont permis de reconstituer en grande partie, dans le bâtiment dit du «harnachement» au Château des Ducs, les collections réunies par les frères Amieux et consacrées à la pêche, à la gastronomie, à l'industrie navale, au passé fluvial, maritime, colonial et commercial de Nantes. Il fut inauguré le 12 mars 1976.

Armand EVE

SOURCES - Cahiers des Salorges
Nantes réalité
Presse-Océan

L'ÉCOLE NATIONALE DE LA MARINE MARCHANDE

L'École Nationale de la Marine Marchande de Nantes, telle qu'elle existe actuellement, fut construite entre 1956 et 1959. Elle fut inaugurée en 1961 par Monsieur BURON, Ministre des Travaux Publics et des Transports, et par Monsieur GRANVAL, Secrétaire Général de la Marine Marchande.

HISTORIQUE

PASSÉ LOINTAIN

L'E.N.M.M. de NANTES est connue des Nantais sous le nom d'HYDRO.

En remontant le temps, la première école d'Hydrographie de Nantes fut créée :

- en 1671 par le Roi Louis XIV qui confia aux Jésuites le soin d'enseigner l'hydrographie,

- en 1717, les Jésuites, faute de moyens financiers, fermèrent l'école,

- en 1729, l'école d'hydrographie fut réouverte, mais...

- en 1762, le Parlement de Bretagne chassa les Jésuites et chargea un professeur d'hydrographie d'enseigner la navigation, l'hydrographie et les mathématiques dans le cadre d'une école publique et gratuite d'hydrographie,

- en 1827, l'École Royale de Navigation se situe rue de Penthièvre,

- en 1923, l'E.N.M.M. s'établit dans son emplacement actuel (anciennement rue Joseph Blanchart).

PASSÉ PROCHE

En 1824, Monsieur BABONEAU, industriel nantais, achète un vaste terrain, près de la rue du «Vieux Chemin de Couëron». Il y fit construire un bel hôtel particulier. Après plusieurs changements de propriétaires, l'hôtel particulier devint la propriété de Monsieur MUSSET en 1895.

Le «Vieux Chemin de Couëron» s'appela alors rue de la Hautière.

En 1918, la Ville de NANTES acheta l'hôtel MUSSET afin d'y établir un institut de chimie. Les projets changèrent et ce fut l'École de la Navigation Maritime qui s'y installa en 1923. La propriété se composait d'un immeuble avec deux ailes, d'un grand jardin, de remises, d'une écurie, d'un poulailler, d'une volière et d'une chapelle.

En 1934, un deuxième étage fut rajouté sur les deux ailes du bâtiment. Une baraque d'Adrian (surplus américain de 1917) fut installée dans le parc, afin de servir de salle de classe.

Durant la guerre, en raison des bombardements des quais de la Fosse (1943), l'école se réfugia dans une école maternelle, place du Moustiers (près de la cathédrale).

Les élèves regagnèrent l'école, rue Joseph Blanchart, à Pâques 1945.

L'hôtel MUSSET étant devenu désuet, inadapté à l'enseignement technique, fut détruit en 1955. En attendant la construction de la nouvelle école, les cours se déroulèrent, place de la Bourse, à la Chambre de Commerce. La nouvelle école voit le jour en 1959.

L'actuelle école est dotée de moyens pédagogiques modernes : simulateurs machine, salle DAO, laboratoires d'océanographie, d'électronique, d'automatique, de langues... Elle forme les officiers polyvalents de la Marine Marchande ; des capitaines de première et deuxième classe de la Navigation Maritime. Elle assure la formation d'officiers à la pêche : capitaine de pêche, officier mécanicien à la pêche, lieutenant de pêche. Enfin, elle organise de nombreux stages techniques, ouverts aux navigateurs et aux entreprises privées.

H. LE BAS, Professeur Général de l'Enseignement Maritime, Directeur de l'École Nationale de la Marine Marchande de NANTES

et

Madame Maryvette RIVIÈRE

Documentaliste de l'E.N.M.M.

LE CENTRE DES SALORGES



Les Salorges représentaient les greniers à sel qui, sous l'Ancien Régime, étaient établis sur le port. Les réserves de sel arrivées par la Loire de la baie de Bourgneuf et de la Presqu'île Guérandaise, permettaient de satisfaire aux besoins de saison entraînés par la navigation hautière. Bœuf salé, morues séchées ou harengs conservés dans la saumure constituait la principale alimentation des marins. Avec l'abolition de la gabelle, ces greniers perdent leur fonction. En 1806, le gouvernement accorde à la Chambre de Commerce de Nantes la concession d'un entrepôt ; celle-ci utilise une partie des Salorges. En 1821, les bureaux de l'entrepôt y sont officiellement installés. Aménagés et agrandis à plusieurs reprises, ils sont détruits par les bombardements de 1943 et ce n'est qu'en 1959 qu'est entreprise la reconstruction, masse de béton sans ouverture aux proportions lourdes et ingrates.

Les murs du nouveau Centre des Salorges, inaugurés en 1987 par Jacques Chirac, sont ceux des anciens entrepôts de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Nantes, ce véritable bunker du bout du quai de la Fosse. Difficile de croire, en contemplant aujourd'hui cet immeuble, qu'il s'agit bien du même bâtiment. Tout le mérite des architectes, Philippe Rondeau et Marc Ginisty, a été de transformer cette construction de béton massif en un ensemble contemporain, élégant, un peu triste il est vrai, mais s'intégrant parfaitement au quai de la Fosse. Si l'on considère le Centre des Salorges dans l'ensemble du paysage urbain qui l'entourne, il s'y fond de façon remarquable. Au dessus de l'ensemble, la structure métallique du restaurant apporte une touche de légèreté et, par sa forme en V retourné, rappelle celle des frontons XVIII^{ème} siècle du quai.

Les grandes hauteurs sous plafond ont permis d'aménager des bureaux et des salles de réunions aux volumes confortables. Le percement de patios dans la partie supérieure contribue à apporter lumière et aération. A l'intérieur, le bois de toutes essences domine et

donne une chaleur et un confort appréciables. Dans le rez-de-chaussée initial, ont pu être réalisés un hall d'entrée de belles proportions ainsi que deux niveaux de parkings.

Ce Centre des Salorges constitue un signal prestigieux qui vient complètement renouveler un quartier jusqu'alors assez délaissé et situé pourtant dans un endroit privilégié. Un ensemble immobilier de bureaux, de l'autre côté du boulevard Allende, forme dès aujourd'hui un grand centre tertiaire, ensemble qui, par son animation et sa qualité architecturale, doit révolutionner la vie de tout ce quartier de la ville.

Le Centre des Salorges abrite :

- le C.A.C.I. : Centre Atlantique de Commerce International, affilié à la World Trade Center Association,

- un centre de perfectionnement linguistique,
- un centre de formation permanente,
- un centre de documentation économique,
- un centre d'information sur les entreprises : promotion des relations enseignement - recherche - industrie, le service de promotion industrielle, l'association pour le développement des entreprises dans l'estuaire de la Loire,
- le Port Autonome,
- la division des Douanes,
- la Direction Régionale du Commerce Extérieur,
- une banque, une agence de voyages, une compagnie aérienne et diverses sociétés de conseils et d'études.

Ainsi, le Centre des Salorges regroupe un certain nombre d'organismes d'animation économique qui en font un outil efficace pour les actions et le développement des industries et du commerce dans la région.

Claude KAHN



Liste des numéros disponibles

- 151 - 1968	Vallet, La Regrippière, Chapelle-Heulin
- 161 - 1971	Machecoul et son Canton (II)
- 165 - 1972	I Pornic et la Côte de Jade
- 166 - 1972	II Pornic et la Côte de Jade
- 168 - 1973	Blain et sa Région
- 170 - 1973	Cahiers de Doléances de la Région nantaise
- 171-72 - 1974	La Paroisse et le Quartier St-Nicolas
- 185-86 - 1977	Plaisirs et souvenirs nantais
- 187-88 - 1978	Jules Verne, Études et documents inédits
- 190 - 1979	L'Estuaire
- 194 - 1979	Voyage musical au Pays nantais
- 204 - 1982	La Fosse - Le Sanitat - Le Quartier St-Louis
- 206 - 1982	Chantenay hier et aujourd'hui
- 210 - 1983	L'Erdre, de La Chapelle-s/Erdre à Nantes
- 212 - 1984	Au long des rives de la Sèvre et de la Maine (I)
- 216 - 1985	Nantes : L'île Gloriette
- 218 - 1985	St-Gildas des Bois et son Canton
- 220 - 1986	En flânant dans les Communes de la Presqu'île Guérandaise, de la Turballe à Herbignac
- 222 - 1986	Du Quai des Antilles à l'île Beaulieu - Hier et Aujourd'hui
- 224 - 1987	Le Croisic - Batz - Le Poulliguen
- 226 - 1987	Quartier de Paris, de Chanzy aux Batignolles, St-Donatien, St-Rogatien, Casernes, Ecoles et Institutions, Le Bêle, Le Ranzey, Les Batignolles
- 228 - 1988	Sainte-Luce et les charmes de la Loire
- 230 - 1988	Souvenirs et portraits de peintres et d'écrivains nantais
- 232 - 1989	L'ancienne Villeneuve : les quartiers du Marchix et de St-Similien
- 234 - 1989	Quartier Pirmil - Pont-Rousseau - St-Jacques
- 236 - 1990	Le sport à Nantes et en Loire-Atlantique, naguère, hier et aujourd'hui

Prix : Le numéro : 20 francs jusqu'au 212 inclus
 Les numéros 216, 218 : 22 francs
 Le numéro 220 : 28 francs
 A partir du numéro 222 : 30 francs
 plus les frais d'expédition.

Paiement à adresser à la Société Académique de Nantes, 19, rue de la Petite Reine, CCP 236-27 R Nantes ou chèque bancaire d'après facture jointe à l'expédition majorée des frais d'envoi.

Toute demande de renseignement doit être accompagnée d'un timbre pour la réponse.

Nous tenons à la disposition des bibliophiles un certain nombre d'exemplaires de :

- Marins et Corsaires du Pays Nantais,
 - Nantes active et souriante
- au prix de 150 francs l'exemplaire.



Deux de nos amis nous ont quittés cet été : le lieutenant-colonel ANEZO et Monsieur VANHOUTTE.

*

La Société Académique n'est guère qualifiée pour mettre en exergue la valeur du remarquable aviateur qu'était le Colonel ANEZO. Par contre, nos sociétaires connaissaient et appréciaient vivement l'érudit et le conférencier.

Il nous a beaucoup appris tant les thèmes de ses exposés impliquaient un éventail de connaissances peu commun. M. ANEZO était capable de nous parler aussi bien du romantisme d'Eugène Delacroix que des calendriers à travers les âges, ou des masques et des danses de la Côte d'Ivoire (Il est vrai qu'il avait vécu 23 ans en Afrique).

A noter ses qualités de pédagogue qui savait captiver son auditoire en charpentant son discours de belles et concrètes diapositives.

*

Le savoir de lettré, d'historien de Monsieur VANHOUTTE était prodigieux. Qu'il nous conte «La Vie à Tahiti au bon vieux temps» ou «La merveilleuse Anne de Noailles», nous étions sous son charme. L'encenser maintenant qu'il n'est plus des nôtres serait l'offenser, Monsieur VANHOUTTE était allergique à l'encens.